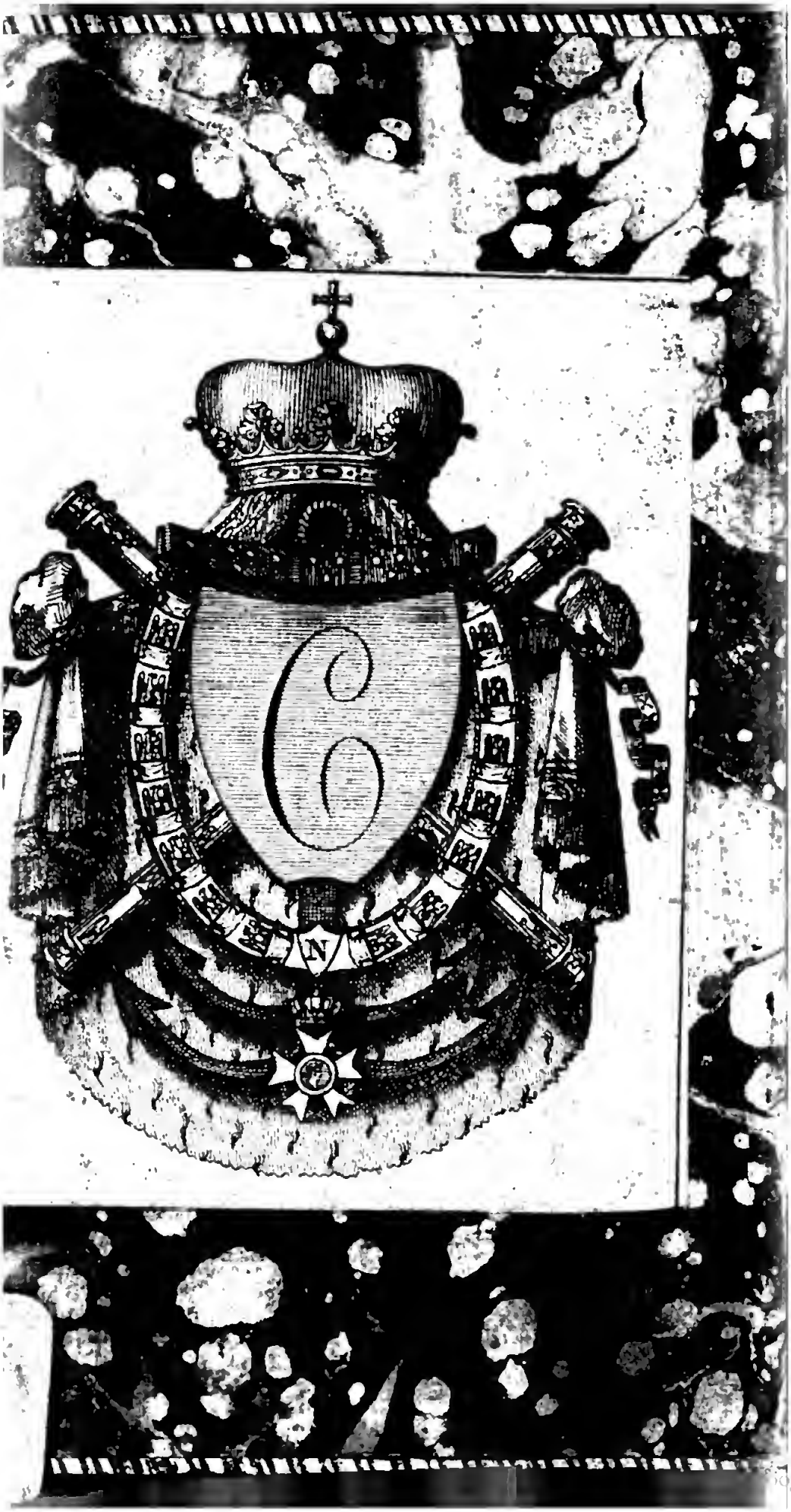
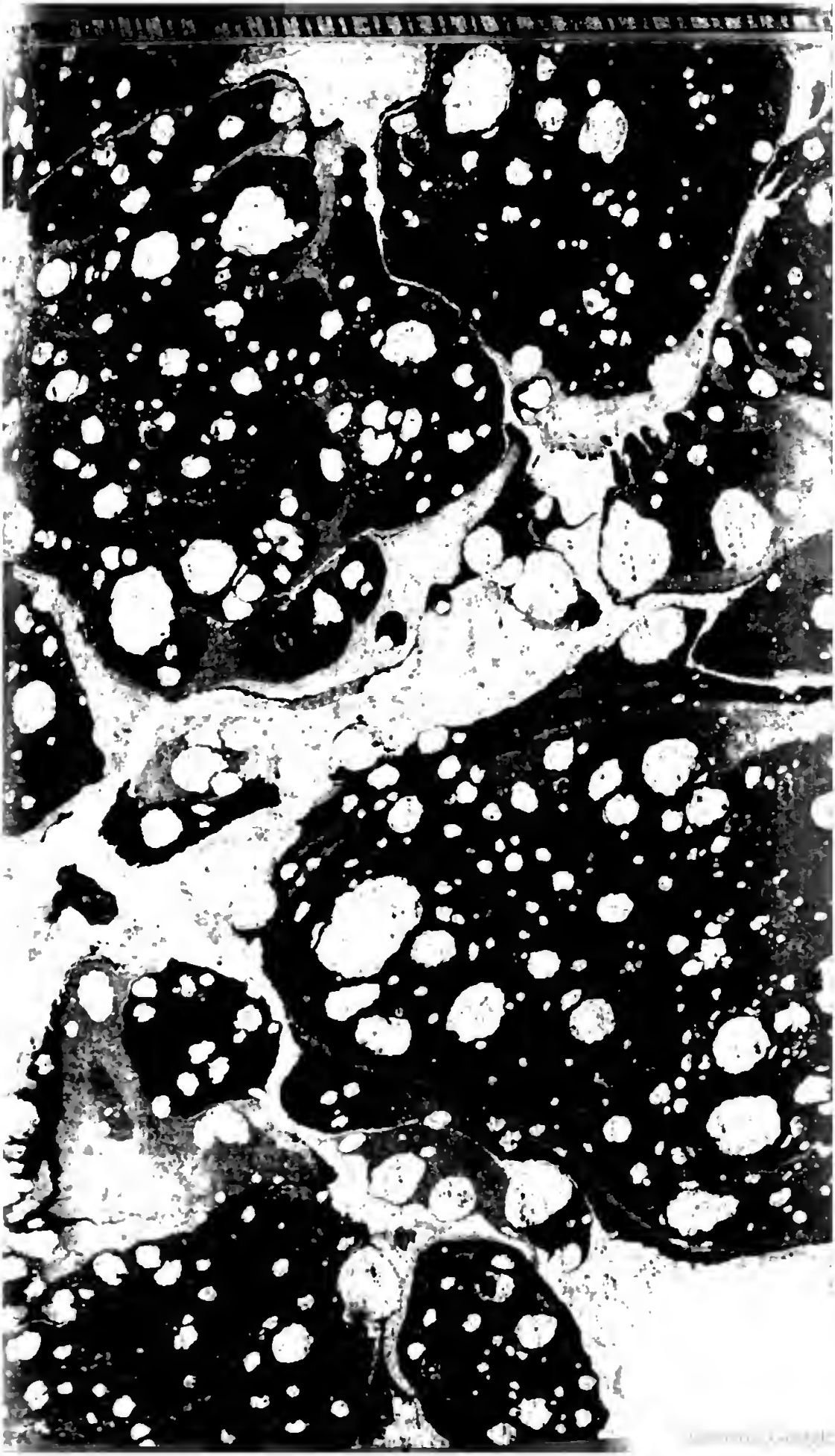

6
N



5106

Digitized by Google

Rolet. LX 1 (60

BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES DAMES.

Sixième Classe.

MÉLANGES.

Il paroît tous les mois deux Volumes de cette Bibliothèque. On les délivre, ſoit brochés, ſoit reliés en veau fauve ou écaillé, & dorés ſur tranche, ainſi qu'avec ou ſans le nom de chaque Souſcripteur imprimé au frontiſpice de chaque Volume.

La ſouſcription pour les 24 volumes reliés eſt de 72 liv., & de 54 liv. pour les volumes brochés.

On eſt libre de ne ſouſcrire que pour la demi-année.

Les Souſcripteurs de Province, auxquels on ne peut les envoyer par la poſte que brochés, payeront de plus 7 liv. 4 ſols pour l'année entière, ou 3 liv. 12 ſols pour la demi-année, à cauſe des frais de poſte.

Il faut s'adreſſer à M. CUCHET, Libraire, *rue & hôtel Serpente, à Paris.*

SBN

BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES DAMES.

MÉLANGES.

TOME ONZIEME.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE" NAPOLI

A PARIS,

RUE ET HOTEL SERPENTE.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

1788.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES DAMES.
POËTES LATINS.

PRÉFACE.

Les Muſes, après un ſommeil de quelques années, ſe réveillèrent, & vinrent chercher un aſyle en Italie, où elles firent naître le goût de la belle Littérature : elles y regnèrent depuis le ſiècle des *Scipion*, qu'on peut regarder comme l'aurore de la Littérature Romaine, juſqu'à celui de *Théodore*, où les monumens des arts furent enſevelis avec l'Empire, & devinrent la proie des barbares du Nord.

Tel eſt l'eſpace que nous avons à parcourir dans nos recherches ; mais nous nous conformerons encore au plan que nous avons ſuivi en rédigeant les Poëtes Grecs : c'eſt-à-dire, que parmi cette foule d'Auteurs, qui compoſent le Parnaſſe Latin, nous choiſirons ceux qui ſe ſont le plus diſtingués, & dont les Ouvrages méritent d'être connus.

C'eſt ſur-tout ſous le règne d'*Auguſte* que les Lettres parvinrent au plus haut degré de gloire ; mais elles ne ſurent ou ne purent s'y maintenir, car peu de temps après cette brillante époque, elles tombèrent inſenſiblement dans la décadence. Les Muſes éprouvèrent le ſort des Aigles Romaines, dont le vol ſe ralentit dès que Rome ceſſa d'être libre. La Poéſie perdit ſa

première beauté ; on préféra le brillant au ſolide, le merveilleux au vrai, les ſaillies d'une folle imagination à la juſteſſe du bon goût. On courut après les tours brillans, les pointes, les jeux de mots, les antithèſes : enfin, les graces naïves & touchantes furent ſacrifiées au bel-eſprit, qui, de tout temps, a été funeſte à la Poéſie.

Au reſte, on ne doit pas s'attendre à beaucoup de variétés dans le détail de la vie privée des anciens Poëtes. Leur ambition n'étoit pas de jouer un grand rôle ſur la ſcène du monde ; ils fuyoient les occupations ſérieuſes. L'unique objet de leurs vœux étoit de ſe livrer au commerce des Muſes, & de goûter, dans le ſein de la retraite, les délices d'une vie dégagée de ſoins & d'inquiétudes.

Lucrèce, *Catulle*, *Virgile*, *Horace*; *Tibulle*, *Properce*, *Ovide*, &c. s'arrêtent avec complaiſance ſur les plaiſirs champêtres, ſur les occupations des heureux habitans de la campagne, ſur leur innocence, ſur leur ſimplicité ruſtique. Ils envient leur ſort; ils ſoupirent après les bois. La ville eſt à leur yeux le ſéjour des profanes humains, & la campagne l'aſyle des dieux.

La Poéſie Latine a ſes quatre âges comme celle des Grecs; mais, à l'exception de *Plaute* & de *Térence* dont nous parlerons dans le Volume des Poëtes Dramatiques, le premier âge n'offre aucun Poëte aſſez remarquable pour mériter que nous nous y arrêtions. Nous commencerons donc par le ſecond âge, à la tête duquel nous

trouverons *Lucrèce* qui fut à la fois Poëte & Philoſophe, & qui, à ce double titre, s'eſt acquis une gloire immortelle.

LUCRECE.

Nous n'avons preſque point de lumière ſur la perſonne de *Lucrèce*. Ce célèbre Chantre de la Philoſophie d'*Epicure*, étoit d'une famille très-diſtinguée parmi les Romains, & vivoit du temps de *Cicéron*, de *Jules-Céſar* & de *Catulle*. Il auroit joué un très-grand rôle dans la République, s'il avoit eu plus d'ambition, & ſi le goût de la retraite ne l'eût pas éloigné de l'adminiſtration publique. Sa naiſſance lui permettoit d'aſpirer aux plus grandes charges, & cependant il reſta toujours dans l'Ordre des Chevaliers. Une vie ſolitaire & dégagée des peines qui agitent la plupart des hommes, faiſoit ſes délices. Il diſoit :

Heureux qui, retiré dans le temple des Sages,
Voit en paix ſous ſes pieds ſe former les orages,
Qui contemple de loin les mortels inſenſés :
De leur joug volontaire eſclaves empreſſés,
Inquiets, incertains du chemin qu'il faut ſuivre,
Sans penſer, ſans jouir, ignorant l'art de vivre,
Dans l'agitation conſumant leurs beaux jours,
Pourſuivant la fortune, & rampant dans les Cours.
O vanité de l'homme ! ô foibleſſe ! ô misère ! &c.

Le génie de *Lucrèce* ſe manifeſta dès l'âge le plus tendre. Les progrès qu'il fit dans ſes études engagèrent ſes parens à l'envoyer à Athènes, le ſéjour des Arts & de la Philoſophie. Il puiſa ſous *Zénon* une connoiſſance profonde du ſyſtême d'*Epicure*. Les leçons de ce Philoſophe, eſtimé généralement par ſon

ſavoir & par ſa vertu, déployèrent tous ſes talens que *Lucrèce* avoit reçus de la nature.

L'époque de ſa mort n'eſt pas plus fixée que celle de ſa naiſſance. Le ſentiment le plus général, c'eſt qu'il ſe tua lui-même dans un âge peu avancé, déſeſpéré de voir la République agitée par des troubles dangereux, & ne voulant pas ſurvivre à l'exil de ſon ami *Memmius*, qui fut accuſé d'avoir aſpiré aux charges par des moyens illicites.

Lucrèce compoſa ſon Poëme de la *Nature des choſes*, ſi rempli d'erreurs & de beautés, dans les intervalles que lui laiſſoient de fréquens accès de folie. On prétend que ſa Maîtreſſe *Lucilia*, pour être aimée plus fortement, lui

donna un philtre amoureux, dont la violence altéra ſon eſprit, & lui ôta l'uſage de la raiſon. C'eſt un conte ridicule que ſe ſont tranſmis ſucceſſivement tous ceux qui ont écrit la vie de ce Poëte.

C'eſt dans le Poëme de *la Nature des choſes*, que *Lucrèce* entreprend non-ſeulement de développer les ſecrets de la nature, mais d'apprendre aux hommes le grand ſecret de ſe rendre heureux, en les guériſſant de toutes craintes & de toutes paſſions, pour leur procurer une tranquillité d'eſprit inaltérable.

I.

Jugement ſur Lucrèce.

Son Poëme charma les Ecrivains de

ſon ſiècle, & a toujours été depuis l'admiration des eſprits délicats. *Ovide* ne donne point d'autres limites aux écrits de *Lucrèce*, que la fin du monde. Animé de l'eſprit de *Démocrite*, d'*Epicure* & d'*Empédocle*, il embellit leur Philoſophie des richeſſes de la Poéſie. Il eſt le premier Poëte Philoſophe dont on ait conſervé le ſouvenir chez les Romains. Il parcourut les routes les moins fréquentées du Pinde. « Mais l'eſpérance » de la gloire aiguillon ne ſon courage, » & verſe dans ſon ame la paſſion des » Muſes, cet enthouſiaſme divin qui » l'élève ſur la cime du Parnaſſe dans » des lieux juſqu'alors inconnus aux » mortels. Il aime à cueillir des fleurs » nouvelles, & à ceindre ſa tête d'une » couronne brillante dont les Muſes

» n'ont encore paré le front d'aucun » Poëte ».

Eſt-il rien de plus ſec & de plus obſcur que la doctrine du vide & des atômes ? Cependant voyez comme ce Poëte répand la lumière ſur ces matières ! Voyez comme il sème des roſes ſur les épines d'une Philoſophie aride ! On trouve dans ſon Poëme de l'enthouſiaſme, de la ſublimité, de l'élévation, de la douceur, des idées hardies, une facilité, un agrément, une force d'expreſſion dignes du Chantre d'Illion. Le tour de ſa phraſe eſt ſi pur, que *Virgile* ne craint pas de l'imiter, & de copier ſouvent des morceaux entiers de ſon Ouvrage. Les peintures & les deſcriptions y ſont très-abondantes. Il égale *Virgile* dans quelques-unes de

ſes digreſſions, ſur-tout lorſqu'il abandonne les chimères d'*Epicure* & de *Démocrite*.

« Toutes les Muſes ſemblent l'inſpirer, dit un Auteur moderne; ſon ſtyle pompeux, le charme de ſes vers, lui font preſque pardonner le faux de ſes raiſonnemens. Quelle force, quelle nobleſſe dans ſa diction, quel ſel dans ſes ironies, quelle vérité, quel coloris dans ſes peintures! On revoit toujours avec un nouveau plaiſir ces admirables morceaux qu'il entrelace avec tant d'art dans la Philoſophie du vide & des atômes. Ici, c'eſt la mère d'Enée qui répand la fécondité dans le ſein des élémens. Là, c'eſt l'apothéoſe de ce fameux Mortel qui arracha le trident à Neptune & la foudre à Jupiter. Plus

loin, c'eſt la vie bienheureuſe des oiſifs habitans de l'Olympe. Des deſcriptions magiques, des réflexions ingénieuſes, des beautés de toute eſpèce, ſortent à la voix de cet Enchanteur, d'un fonds qui paroît ſi ingrat ».

Si ce grand homme eût manié un ſujet plus heureux & plus ſuſceptible de beautés poëtiques, s'il n'eût point ſacrifié la plus grande partie de ſon Ouvrage au ſyſtême extravagant des atômes, il ſeroit lu comme *Virgile*. Il ſavoit combien il étoit difficile de traiter en vers des matières de phyſique. « Je » n'ignore pas, dit-il, que notre lan» gue ne ſe prête qu'avec peine aux » recherches obſcures de la Grèce. La » diſette des mots, & la nouveauté du » ſujet, m'obligeront ſouvent de créer

» des termes. Mais votre mérite, mon
» cher *Memmius*, & le plaiſir que me
» promet une amitié ſi douce, me ren-
» dent capable des travaux les plus
» pénibles ».

Il connoiſſoit le charme des vers, lorſqu'il dit que par leurs ſecours on parvient plus facilement à graver dans l'eſprit des hommes les leçons de la Philoſophie. « Je veux répandre les
» fleurs de la poéſie ſur les épines d'une
» philoſophie aride. N'ai-je pas rai-
» ſon d'imiter ces Médecins habiles,
» qui, pour engager un jeune enfant
» à boire l'abſinthe amère, dorent
» d'un miel pur les bords de la coupe,
» afin que leurs lèvres, ſéduites par
» cette liqueur trompeuſe, avalent ſans
» défiance le noir breuvage ? Innocent

» artifice qui rend à leurs jeunes mem-
» bres la vigueur de la ſanté. . . . . .
» Heureux ſi, ſéduits par les charmes
» de l'harmonie, vous ne quittez mon
» Ouvrage qu'après y avoir puiſé une
» profonde connoiſſance de la nature ».

II.

Principes de Lucrèce.

Quoique le plan de cet Ouvrage ne nous permette pas de conſidéret *Lucrèce* comme Philoſophe, nous ne pouvons nous diſpenſer de dire un mot de ſes principes. Jamais homme ne nia plus hardiment que ce Poëte la Providence, & ne parla avec plus d'audace des Dieux & de la Religion. Sa morale eſt ſouvent pure & ſolide; mais on peut regarder les préceptes, ſemés dans preſque dans tous les chants de ſon

Poëme, comme des diſcours faits pour en impoſer aux hommes, & cacher, autant qu'il eſt poſſible, le danger de ſes opinions. Le haſard a préſidé, ſelon lui, à la formation du monde. L'immortalité de l'ame eſt une chimère. La nature eſt la ſeule intelligence qui gouverne tout ce qui exiſte, &c. Son ſyſtême eſt lié avec tant d'art, développé avec tant de génie, & ſoutenu avec tant de force & de hardieſſe, que les *Eſprits forts*, les *Penſeurs* & les *Coryphées* de la philoſophie moderne regardent le Poëme *de la Nature des choſes* comme le *nec plus ultrà* de la raiſon. C'eſt leur Oracle, c'eſt le Livre par excellence, dans lequel ils puiſent toutes leurs autorités pour terraſſer leurs adverſaires.

Les vers ſuivans préſentent une analyſe des principes de *Lucrèce*, & de ſon maître, contre la Providence & la Religion.

L'homme s'étoit donné des maîtres
Que ſes rêves avoient formés.
Des Autels, un Culte, des Prêtres,
Captivoient les cœurs alarmés.
Suivant leur myſtique langage,
Un Dieu créa pour notre uſage
Cet univers obéiſſant;
Et l'ame humaine prévenue
D'une Providence inconnue,
Servoit le fantôme impuiſſant.

Mais un Grec découvrit les routes
Où la vérité nous conduit;
Au-delà des céleſtes voûtes,
L'ardent Philoſophe la ſuit.
L'eſprit hardi qui nous éclaire,
De l'opinion populaire
A déchiré le vil bandeau;

Du monde il connoît l'origine,
Et de cette obſcure machine,
Nos mains ont levé le rideau.

Du ſoleil la ſphère embraſée,
Des nuits l'aſtre brillant & doux,
Les vents, la pluie & la roſée
Dans les cieux ſemblent faits pour nous.
Auſſi-tôt les mortels timides
Ont mis, adorateurs ſtupides,
La divinité dans les cieux:
Dignes préjugés de la terre,
Qui croit, au ſeul bruit du tonnerre,
Que l'air eſt le palais des Dieux.

Nous avons délivré les hommes
Du joug des ſuperſtitions;
Et malgré la foudre, nous ſommes
Les préceptеurs des Nations.
La Religion ſubjuguée,
Sur la terre trop fatiguée,
Ne répandra plus ſes excès.
Comme le corps, l'ame eſt mortelle;

Tout meurt, tout finit avec elle,
Hors la gloire de nos succès.

III.

Beautés de Lucrèce.

Le génie poëtique avec lequel *Lucrèce* étoit né, éclate dans une infinité d'endroits de ſon Poëme. Sa poëſie noble, riche & ſublime, a plus contribué à ſa réputation, que le développement qu'il a fait du ſyſtême des atômes. On jugera de ſa verve par les morceaux que nous allons tranſcrire; & l'on verra que ce grand homme auroit pu s'élever juſqu'à l'*Epopée*, s'il n'eût pas embraſſé avec tant d'enthouſiaſme la philoſophie d'*Epicure*.

IV.

Il n'y a rien de plus beau, ni de plus

ſéduiſant que l'invocation à Vénus. Quelle poéſie ! quel feu ! quelles images ! quel ſentiment !

« Je t'invoque, ô Vénus, ô mere de l'Amour !
C'eſt par toi qu'eſt conçu tout ce qui voit le jour :
Un ſeul de tes regards écarte les nuages,
Chaſſe les aquilons, diſſipe les orages,
Redonne un air riant à Neptune irrité,
Et répand dans les airs une vive clarté.
Dès le premier beau jour que ton aſtre ramène,
Les zéphyrs font ſentir leur amoureuſe haleine;
La terre orne ſon ſein de brillantes couleurs,
Et l'air eſt parfumé du doux eſprit des fleurs.
On entend les oiſeaux, frappés de ta puiſſance,
Par mille tons laſcifs célébrer ta préſence.
Pour la belle géniſſe on voit les fiers taureaux,
Ou bondir dans la plaine, ou traverſer les eaux ;
Enfin les habitans des bois & des montagnes,

Des fleuves & des mers, & des vaſtes campagnes,
Brûlant, à ton aſpect, d'amour & de deſir,
S'engagent à peupler par l'attrait du plaiſir;
Tant on aime à te ſuivre, & ce charmant empire
Qu'exerce la beauté ſur tout ce qui reſpire.
Donc, puiſque la nature eſt toute ſous ta loi,
Que rien dans l'univers ne voit le jour ſans toi,
Que ſans toi rien n'eſt beau, rien n'aime, & n'eſt aimable:
Vénus, deviens ma Muſe, & ſois-moi favorable ».

(*L.* 1.)

V.

Un peu plus bas, le Dieu de la Guerre abandonne les champs du carnage & de la mort, & vient ſe repoſer ſur le ſein de *Vénus*. Il repaît d'amour ſes regards avides : ſon ame reſte

comme ſuſpendue ſur ſes lèvres. Le Poëte déſire la tranquillité & le bonheur de ſes concitoyens ; il prie la Déeſſe des Amours d'être médiatrice de la paix auprès de *Mars*.

Effice ut, &c.

« Cependant des mortels arrête les terreurs,
Ecarte loin de nous la guerre & ſes horreurs.
Tu peux tout mettre en paix & ſur mer & ſur terre ;
Car que ne peux-tu point ſur le Dieu de la Guerre ?
Souvent ce Dieu ſi fier, vaincu par tes appas,
Dépoſe ſa fierté pour languir dans tes bras.
Sa tête eſt ſur ton ſein nonchalamment penchée ;
Et l'amour tient ſon ame à ta bouche attachée,
Ses yeux étincelans errent ſur ton beau corps,
Et nourriſſent ſes feux, en pillant tes tréſors :
Tant tu ſais avec art bien placer tes careſſes,

Allumer les desirs, provoquer les tendresses.
Parle pour les Romains dans ces momens si doux :
Nous demandons la paix, demande-la pour nous, &c. »

(*L.* 1.)

Le commencement du Poëme de *Lucrèce* est si magnifique, qu'une infinité de Poëtes ont fait usage des richesses qu'il présente. On connoît les imitations de M. de *Voltaire*, de M. le *C. de B...* & de M. de *S. Lambert*. En voici une qu'on peut rapprocher de celle de *Hénaut*, & qui mérite d'embellir cet Ouvrage. Elle est d'un Poëte aimable, qui auroit peut-être un jour succédé au bon *La Fontaine*, si la mort ne nous l'eût pas ravi dans un âge peu avancé.

« La paix te ſuit : les flots ſéditieux,
Quand tu parois, retombent & s'appaiſent,
L'aquilon fuit, les tonnerres ſe taiſent,
Et le ſoleil revient, plus radieux,
Dorer l'azur dont ſe peignent les cieux.
A ton aſpect la nature eſt émue,
En rugiſſant le lion te ſalue,
L'ours, en grondant, exprime ſes plaiſirs,
L'oiſeau léger te chante dans la nue,
Et l'homme enfin, par la voix des ſoupirs,
Te rend hommage, & t'offre ſes déſirs.
Rien ne t'échappe, & l'abyme des ondes
S'embrâſe auſſi de tes flammes fécondes :
Et ſous tes traits, ſous tes brûlans éclairs,
Pleins d'alégreſſe en leurs grottes profondes,
Tu vois bondir tous les monſtres des mers.
C'eſt toi par qui ſont les êtres divers;
C'eſt toi, Vénus, qui rajeunis les mondes,
Et dont le ſouffle anime l'univers.
L'Olympe même éprouve ta puiſſance,
Et Jupiter... Mais que dis-je ? Et pourquoi
Parlai-je ici de ton empire immenſe ?

Mon

Mon zèle ardent m'emportoit malgré moi.
Foible mortel, je me tais devant toi.
Pour te louer, la meilleure éloquence
Eſt de ſentir, de te ſuivre en ſilence,
Et de céder doucement à ta loi.
Deux jeunes cœurs, par un tendre délire,
T'honorent plus que les ſons de ma lyre;
Je la ſuſpends moi-même à ton autel,
Et me dévoue à ton culte immortel.

(M. de MALFILATRE, Poëme de Narciſſe.)

Tableau de la Superſtition.

Entendez *Lucrèce* parler de la ſuperſtition. Comme l'image qu'il emploie agrandit ſon idée ! Il élève *Epicure* au rang des Dieux, pour avoir eu le courage d'attaquer la Religion, & d'en triompher.

Humana ante oculos, &c.

« On a vu les mortels traîner long-temps leur vie

Sous la Religion * durement asservie.
Long-temps du haut du ciel ce fantôme effrayant
A lancé sur la terre un regard foudroyant ;
Mais un Grec le premier, plein d'une sage audace,
L'osa voir d'un œil fixe, & l'insulter en face :
Tout ce qu'on dit des Dieux ne peut l'en détourner ;
La terre eut beau frémir, le ciel eut beau tonner,
Il n'en fut que plus vif à percer l'imposture,
Et plus prompt à s'ouvrir le sein de la nature.
Dans l'enceinte du monde, il se crut trop serré,
Le ciel ne fut pas même assez vaste à son gré :
Rien ne lui fit obstacle, & ce puissant génie
Courut de l'univers la carrière infinie ».

VII.

Le tableau d'*Iphigénie*, sacrifiée à *Diane*, mérite d'être remarqué.

* Le Polythéisme.

Sacrifice d'Iphigénie.

« On maltraite en Aulide une jeune Princeſſe;
Et qui ſont ces bourreaux ? Tous les Chefs de la Grèce,
Son père. Mais Diane a ſoif de ce beau ſang :
Agamemnon le livre, & Calchas le répand.
La belle Iphigénie au Temple eſt amenée,
Et d'un voile auſſi-tôt la victime eſt ornée.
Tout un grand peuple en pleurs s'empreſſe pour la voir;
Son père eſt auprès d'elle, outré de déſeſpoir :
Un Prêtre auprès de lui couvre un fer d'une étole,
A ce ſpectacle affreux, elle perd la parole,
S'agenouille en tremblant, ſe ſoumet à ſon ſort,
Et s'abandonne toute aux horreurs de la mort.
Il ne lui ſert de rien, à cette heure fatale,
D'être le premier fruit de la couche royale,
On l'enlève de terre, on la porte à l'autel;
Et bien loin d'accomplir un hymen ſolemnel,

Au lieu de cet hymen, ſous les yeux de ſon père,
On l'égorge, on l'immole à Diane en colère,
Pour la rendre propice au départ des vaiſſeaux :
Tant la religion peut enfanter de maux » !

VIII.

Deſcription de la Sicile.

On ne peut rien voir de plus animé ni de plus expreſſif que cette deſcription de la Sicile.

Inſula quem, &c. (*L.* 1.)

» Cette Iſle fameuſe, que l'azur des flots Ioniens baigne en ſerpentant, & ſépare de l'Italie par un canal étroit & rapide. Là, mugit l'implacable Charybde; là, bouillonnant au fond de ſes abymes, l'Ethna donne le ſignal d'une nouvelle guerre, menace de vomir un nouveau déluge de flammes, & de lancer encore au ciel les éclairs de ſa bouche, &c. »

IX.

On lit avec attendriſſement cette deſcription du ſacrifice d'un jeune Taureau, & les inquiétudes de ſa mère, qui fait retentir les bois de ſes plaintes.

Sacrifice du Taureau.

Nam ſæpè ante Deum, &c. (L. II.)

« Quand la hache ſacrée a fait tomber aux pieds de l'autel un jeune Taureau baigné de ſon ſang, ſa mère parcourt à grands pas les forêts, & empreint ſur le ſable la trace profonde de ſes pieds. Ses regards inquiets demandent à tous les lieux voiſins le tendre nourriſſon qu'elle a perdu; ſouvent elle s'arrête dans l'obſcurité des bois qu'elle fait retentir de ſes plaintes; ſouvent elle retourne à l'étable: elle y reſte immobile, occupée de ſa perte. Les tendres ſaules, les herbes rajeunies par la roſée, les bords rians des larges fleuves, n'ont plus de

charmes pour la détourner de ſa douleur. Les jeunes troupeaux qu'elle voit bondir ſur le gazon, ne peuvent faire illuſion à ſa tendreſſe. Ce n'eſt pas là l'enfant qu'elle cherche : ſes yeux & ſon cœur ſavent trop bien le diſtinguer ».

X.

Les effets du vent ſont décrits avec beaucoup d'énergie. L. 1.

Les effets du Vent.

» Tel eſt le Vent, cet élément terrible, dont la fureur ſoulève les ondes, ſubmerge la maſſe des vaiſſeaux, & diſperſe les nuages ; dont les tourbillons rapides s'élancent dans les plaines, & couvrent la terre de la dépouille des plus grands arbres ; dont le ſouffle deſtructeur tourmente la cime des monts, & fait bouillonner l'Océan avec un affreux murmure . . . Il balaye à la fois le ciel, la terre, la mer, & parsème l'air de leurs débris. C'eſt un

fluide ſemblable à un fleuve, dont le lit tranquille eſt gonflé tout-à-coup par les pluies abondantes qui roulent en torrent du haut des monts, chargées de la dépouille des forêts. Les ponts les plus ſolides ne peuvent ſoutenir le choc de l'onde déchaînée. Ces redoutables maſſes d'eau heurtent les digues, les font écrouler avec bruit, en emportent les rochers flottans, & renverſent tous les obſtacles qui s'oppoſent à leur fureur. C'eſt ainſi que les Vents en courroux font tout plier ſous l'effort de leur haleine; ils chaſſent leur proie devant eux, la terraſſent, lui livrent mille aſſauts, l'enveloppent dans leurs tourbillons, & la font tourner rapidement dans le vague de l'atmoſphère ».

XI.

Le commencement du IIe Livre préſente le tableau d'un Sage, ſatisfait de lui-même, contemplant les orages

& les passions qui s'élèvent dans le cœur de l'homme, &c.

Suave mari magno, &c.

« Il est doux de contempler du rivage les flots soulevés par la tempête & le péril d'un malheureux qu'ils vont engloutir ; non qu'on prenne plaisir à l'infortune d'autrui, mais parce que la vue des maux qu'on n'éprouve point est consolante. Il est doux encore, à l'abri du péril, de promener ses regards sur deux grandes armées rangées dans la plaine. Mais de tous les spectacles, le plus agréable, est de considérer du faîte de la philosophie, asyle des sciences & de la paix, les mortels épars s'égarer à la poursuite du bonheur, se disputer la palme du génie ou la chimère de la naissance, & se soumettre nuit & jour aux plus pénibles travaux, pour s'élever à la fortune ou à la grandeur. . . . Malheureux humains ! cœurs aveugles ! au milieu de quelles ténèbres & à quels périls vous exposez ce

peu d'inſtans de votre vie ! Ecoutez le cri de la nature ; qu'exige-t-elle de vous ? un corps exempt de douleurs, une ame libre de terreur & d'inquiétudes ».

XII.

Simplicité de la vie champêtre comparée au luxe des Villes.

Si non aurea ſunt, &c. (L. II, v. XXIV).

« Si vos feſtins nocturnes ne ſont point éclairés par des flambeaux que ſoutiennent de magnifiques ſtatues ; ſi l'or & l'argent ne brillent point dans vos Palais ; ſi le ſon de la lyre ne retentit point ſous vos lambris, vous en êtes dédommagés par la fraîcheur des gazons, le cryſtal des fontaines & l'ombrage des arbres, au pied deſquels vous goûtez des plaiſirs qui coûtent peu, ſur-tout dans la riante ſaiſon, quand le printemps sème à pleines mains les fleurs ſur la verdure. La fièvre brûlante ne quitte pas plus promptement le riche étendu

ſur la pourpre & la broderie, que le malheureux couché ſur l'étoffe la plus commune ».

XIII.

Eloge d'Epicure.

« O toi, l'ornement de la Grèce, qui le premier portas la lumière au milieu des ténèbres, pour éclairer l'homme ſur ſes vrais intérêts, je ſuis tes pas, j'oſe marcher ſur tes traces, mais comme ton diſciple, & non pas comme ton rival. Vit-on jamais l'hirondelle défier le cygne, & le chevreau tremblant s'élancer dans la carrière comme le courſier vigoureux ? O mon père ! ô génie créateur ! quelles ſages leçons tu donnes à tes enfans ! L'abeille ne cueille pas plus de miel ſur les fleurs, que nous ne puiſons de vérités précieuſes dans tes divins écrits, dignes d'être médités à jamais ». . . .

» Du ſein de la ſageſſe, tu nous cries que l'univers n'eſt point l'ouvrage des dieux ;

auſſi-tôt les terreurs de la ſuperſtition s'évanouiſſent, les bornes du monde diſparoiſſent. Je vois l'univers ſe former au milieu du vide; je vois la cour des dieux, dans ces tranquilles demeures qui ne ſont jamais ébranlées par les vents, ni troublées par les orages, que reſpectent les flocons de la neige, condenſés par le froid piquant, qu'échauffe ſans ceſſe un air pur, & auxquelles ſourit le brillant Dieu du jour. C'eſt à ces intelligences céleſtes que la nature prodigue tous ſes biens. Rien ne peut, en aucun temps, altérer la paix de leurs ames. Ils ne voient point le noir ſéjour de l'Achéron, & la terre ne les empêche point de contempler ſous leurs pieds les ſcènes diverſes qui ſe paſſent dans le vide. Ces grands objets m'inſpirent une volupté divine, & j'éprouve un ſaint frémiſſement, en conſidérant par quel heureux effort tu as ſu déchirer le voile dont ſe couvroit la nature ».

XIV.

On a reproché très-ſouvent à *Epicure* ſon indulgence pour les plaiſirs ſenſuels. Ce n'étoit pas bien connoître les vrais principes de ce Philoſophe. Lui & ſon Diſciple ont toujours recommandé la tempérance & la ſobriété. *Lucrèce*, loin d'exciter nos déſirs par des peintures tendres & voluptueuſes de l'amour, nous repréſente vivement ſes illuſions, ſes dangers, ſes tourmens, ſes inquiétudes.

Lucrèce, dans la comparaiſon ſuivante, fait ſentir ingénieuſement l'impatience d'un jeune homme vivement épris d'amour, &c. & qui ne peut jamais ſe ſatisfaire, malgré la poſſeſſion de l'objet aimé.

« Souvent

« Souvent un beau visage, un teint brillant, n'introduisent dans un corps que des simulacres légers, qu'une espérance trompeuse emporte dans les airs. Ainsi, pendant le sommeil, un homme dévoré par la soif, cherche à se désaltérer sans trouver une onde propre à éteindre l'ardeur de ses membres. Il présente ses lèvres avides aux simulacres des fontaines ; il s'épuise inutilement, & meurt de soif au milieu du fleuve dont il croit s'abreuver : de même Vénus se joue des amans par des images illusoires ».

XV.

Spectacle des premiers âges du monde.

« On imitoit avec la voix le gazouillement des oiseaux, long-temps avant que des vers harmonieux, soutenus des charmes de la mélodie, flattassent les oreilles. Le sifflement excité par les zéphyrs dans le creux des roseaux, apprit d'abord aux hommes à enfler un chalumeau champêtre. Insensiblement la

flûte, animée par des doigts agiles, & accompagnée de la voix, fit entendre ſes douces plaintes.... Ces amuſemens innocens charmoient les ennuis des Bergers, à la ſuite d'un repas frugal, dans ce moment où le repos eſt délicieux; ſouvent même étendus ſur un tendre gazon, au bord d'un ruiſſeau, à l'ombre d'un arbre élevé, ils ſe procuroient, à peu de frais, des plaiſirs ſimples & purs, ſur-tout dans la riante ſaiſon, quand le printemps animoit la verdure des prairies par l'éclat des fleurs. Alors au milieu des ris, des jeux, des doux propos, leur Muſe prenoit ſon eſſor. La gaîté leur inſpiroit d'orner leurs têtes & leurs épaules de couronnes de fleurs & de guirlandes de feuillages, & leurs pieds ruſtiques frappoient la terre, leur mère commune. Delà naiſſoient de douces riſées & d'innocens éclats ».

XVI.

Molière traduiſit *Lucrèce* dans ſa

jeuneſſe ; mais cet excellent Auteur jeta au feu ſa traduction, dans un mouvement de colère contre un domeſtique, qui en avoit déchiré un cahier, ſans ſavoir ce que c'étoit. *Molière* avoit rendu en proſe toutes les matières philoſophiques : les deſcriptions du Poëte Latin, & tout ce qui appartenoit à la belle poéſie, étoit rendu en vers. On trouve dans le IIe Acte du *Miſanthrope* une imitation de *Lucrèce*. Le Poëte peint les illuſions de l'amour.

« L'amour, pour l'ordinaire, eſt peu fait à ces loix,
Et l'on voit les amans vanter toujours leur choix.
Jamais leur paſſion n'y voit rien de blâmable,
Et dans l'objet aimé, tout leur devient aimable.

Ils comptent les défauts pour des perfections,
Et ſavent y donner de favorables noms.
La pâle eſt aux jaſmins en blancheur comparable;
La noire à faire peur, une brune adorable;
La maigre a de la taille & de la liberté;
La graſſe eſt, dans ſon port, pleine de majeſté;
La mal-propre ſur ſoi, de peu d'attraits chargée,
Eſt miſe ſous le nom de beauté négligée;
La géante paroît une Déeſſe aux yeux;
La naine un abrégé des merveilles des cieux;
L'orgueilleuſe a le front digne d'une couronne;
La fourbe a de l'eſprit, la ſotte eſt toute bonne;
La trop grande parleuſe eſt d'agréable humeur;
Et la muette garde une honnête pudeur.
C'eſt ainſi qu'un amant, dont l'amour eſt extrême,
Aime juſqu'aux défauts des perſonnes qu'il aime.

MISANTHROPE, Ac. II, Sc. V.

XVII.

L'immortel *Rouſſeau*, qui a ſi ſouvent fait paſſer dans ſa langue les beautés des anciens, imite *Lucrèce* en homme de génie.

« Montrez-nous, guerriers magnanimes,
Votre vertu dans tout ſon jour.
Voyez comment vos cœurs ſublimes
Du ſort ſoutiendront le retour ;
Tant que ſa faveur vous ſeconde,
Vous êtes les maîtres du monde,
Votre gloire nous éblouit :
Mais au moindre revers funeſte,
Le maſque tombe, l'homme reſte,
Et le héros s'évanouit ».

Ce morceau que l'on croit original, n'eſt qu'une imitation de *Lucrèce*.

XVIII.

Pour convaincre les hommes, que

les craintes qu'ils ont de la mort ſont peu raiſonnables, *Lucrèce* leur met devant les yeux un tableau des héros qui ont ſubi le même deſtin. Ce paſſage eſt très-ſublime.

Ille quoque ipſe, &c.

« Ce monarque de l'Aſie, qui s'ouvrit jadis une route dans l'immenſité des mers, qui apprit à ſes légions à marcher ſur l'abîme profond, bravant le vain courroux de l'élément captif, qui frémiſſoit ſous ſes pieds, il eſt mort lui-même, & ſon ame a quitté ſes membres défaillans. *Scipion*, ce foudre de guerre, la terreur de Carthage, a livré ſes oſſemens à la terre, comme le plus vil des eſclaves. Joignez-y les inventeurs des ſciences & des arts, les compagnons des Muſes, & *Homère* leur ſouverain, qui repoſe, comme eux, dans la tombe. Enfin *Démocrite*, averti par l'âge que les reſſorts de ſon eſprit commençoient à s'uſer, alla préſenter ſa tête lui-même à la mort.

En un mot, *Epicure* lui-même a vu le terme de ſa carrière, lui qui plana bien au-deſſus de la ſphère commune, & qui éclipſa les plus brillans génies, comme l'éclat du ſoleil levant fait diſparoître la lumière des étoiles, &c.

Malheureux! qui craignez la mort inévitable,
Le ſommeil à vos yeux eſt-il donc redoutable?
Lorſque dans vos feſtins vous vous parez de fleurs,
La crainte vient ſouvent s'emparer de vos cœurs.
Que nos plaiſirs ſont courts! nous les goûtons à peine,
Que du rapide temps la fuite nous entraîne.
Ainſi de la nature on critique les loix.
Si contre vous un jour elle élevoit ſa voix:
Inſenſés, diroit-elle, ô vous! dont les murmures.
D'une crainte inquiète aigriſſent les bleſſures,
Sur des chemins fleuris, ſi vos jours ont coulé,
Si votre heureux repos ne fut jamais troublé,

Si toujours à l'abri des fureurs de l'envie,
La molle volupté couronna votre vie :
C'eſt un feſtin fini qu'il faut quitter enfin ;
Qu'ſi mes biens pour vous ont pu couler en vain,
Si jamais votre cœur n'a pu ſe ſatisfaire,
Souffrez qu'un calme heureux termine ſa miſère :
Songez que de tous temps le ciſeau d'*Atropos*
A tranché les beaux jours des Rois & des Héros.
Celui qui le premier fit aux mers mugiſſantes
Redouter des Romains les Aigles menaçantes ;
Qui, cherchant les périls, & fuyant le repos,
Oppoſa ſon courage à la fureur des flots :
Victime de la mort, n'étonne plus la terre,
Le vainqueur d'*Annibal*, ce foudre de la guerre,
Elevé par la gloire au rang des demi-Dieux,
De l'ombre du trépas a vu couvrir ſes yeux.
Les inventeurs des arts, les dieux de l'éloquence,
Ceux qui des plus beaux vers marquèrent la cadence,

Ont ſu, ſans murmurer, ſubir la loi du ſort.
Et toi, mortel obſcur, tu te plains de la mort!
Dans les bras du ſommeil, vaincu par la molleſſe,
Tu vois tes plus beaux jours diſparoître ſans ceſſe.
Tu crois veiller, tu dors; des ſonges impoſteurs
Excitent en plein jour tes paniques terreurs.
Des deſirs effrénés, imbecille victime,
Tu forges de tes mains la chaîne qui t'opprime.
Fais donc ceſſer, mortel, des regrets inſenſés,
Tes inutiles cris ne ſont point exaucés;
En vain tes jours coulant ſur les débris des âges,
Sembleroient de la mort éviter les outrages:
Tous ces jours ſuperflus, par la Parque coupés,
Dans la nuit de l'oubli ſeront enveloppés.

Nous ne pouvons nous réſoudre à finir cet article ſans citer quelque morceau de la ſuperbe deſcription de l'

perte d'Athènes qui termine le VIe Liv. de Lucrèce.

« Le mal s'annonçoit par un feu dévorant qui ſe portoit à la tête. Les yeux devenoient rouges & enflammés ; l'intérieur du goſier étoit baigné d'une ſueur de ſang noir, le canal de la voix fermé & reſſerré par des ulcères, & la langue, cette interprète de l'ame, ſouillée de ſang, affoiblie par la douleur, peſante, immobile & rude au toucher. Enſuite, quand l'humeur étoit deſcendue de la gorge dans la poitrine, & s'étoit raſſemblée autour du cœur malade, alors tous les ſoutiens de la vie s'ébranloient à la fois : la bouche exhaloit une odeur fétide, ſemblable à celle des cadavres corrompus : l'ame perdoit toutes ſes forces, & le corps

languissant paroissoit déja toucher le seuil de la mort ». . . . . .

« Le corps de ces malheureux étoit rouge comme si leurs ulcères eussent été enflammés, ou que le feu sacré se fût répandu sur leurs membres. Une ardeur intérieure dévoroit jusqu'à leurs os ; la flamme bouillonnoit dans leur estomac comme dans une fournaise ; les étoffes les plus légères étoient un fardeau pour eux. Les uns, dans l'ardeur qui les dévoroit, se précipitoient au milieu des fleuves glacés, & plongeoient leurs membres nus dans les ondes les plus froides : les autres, se jetoient au fond des puits vers lesquels ils se traînoient la bouche béante ». . . . . .

Enfin, dans les derniers moments

leurs narines étoient reſſerrées & affilées, leurs yeux enfoncés, leurs tempes creuſes, leur peau froide & rude, leurs lèvres retirées, leur front tendu & ſaillant ; peu de temps après ils expiroient, & la huitième ou la neuvième aurore entendoit leurs derniers gémiſſemens ». . . . . .

« Quoique la terre fût couverte de cadavres accumulés les uns ſur les autres ſans ſépulture, les oiſeaux de proie & les quadrupèdes voraces en fuyoient l'odeur infecte, ou après en avoir goûté, ils languiſſoient & ne tardoient pas à mourir. Les oiſeaux ne ſe montroient jamais le jour impunément ; & pendant la nuit les bêtes féroces ne quittoient point leurs forêts. On les voyoit preſque tous ſuccomber à la

contagion & mourir. Les chiens, ſur-tout, ces animaux fidèles, étendus au milieu des rues, rendoient les derniers ſoupirs, que la contagion leur arrachoit avec effort. Les convois étoient enlevés à la hâte ſans pompe & ſans ſuite ».

. . . . . .

« Ce qu'il y avoit de plus triſte & de plus déplorable dans cette calamité, c'eſt que les malheureux qui ſe voyoient la proie de la maladie, ſe déſeſpéroient comme des criminels condamnés à périr, tomboient dans l'abattement, voyoient toujours la mort devant eux, & mouroient au milieu de ſes terreurs. Mais ce qui multiplioit ſur-tout les funérailles, c'eſt que l'avide contagion ne ceſſoit de paſſer des uns aux autres; ceux qui évitoient la vue de

leurs amis malades par trop d'amour pour la vie & de crainte pour la mort, périſſoient bientôt, victimes de la même inſenſibilité, abandonnés de tout le monde, & privés de ſecours, comme l'animal qui porte la laine, & celui qui laboure nos champs : ceux au contraire qui ne craignoient point de s'expoſer, ſuccomboient à la contagion & à la fatigue que le devoir & les plaintes touchantes de leurs amis mourans les obligeoient de ſupporter. C'étoit là la mort des citoyens les plus vertueux. Après avoir enſeveli la foule innombrable de leurs parens, ils retournoient dans leurs demeures, les larmes aux yeux, la douleur dans le cœur, & ſe mettoient au lit pour y expirer de chagrin. En un mot, on

ne voyoit, dans ce temps de déſaſtre, que des morts ou des mourans, ou des infortunés qui les pleuroient ».

« Les gardiens des troupeaux de toute eſpèce, & le robuſte conducteur de la charrue, étoient auſſi frappés; la contagion les alloit chercher juſqu'au fond de leur chaumière, & la pauvreté, jointe à la maladie, rendoit leur mort inévitable. On voyoit les cadavres des pareus étendus ſur ceux de leurs enfans, & les enfans rendre les derniers ſoupirs ſur les corps de leurs pères & de leurs mères. La contagion étoit apportée en grande partie par les habitans de la campagne, qui ſe rendoient en foule dans la ville, à la première attaque de la maladie; les lieux publics, les édifices

particuliers en étoient remplis, & ainſi raſſemblés, il étoit plus facile à la mort d'accumuler leurs cadavres. Un grand nombre expiroient au milieu des rues; d'autres, après s'être traînés au bord des fontaines publiques, y reſtoient étendus ſans vie, ſuffoqués par l'excès de l'eau qu'ils avoient bu. Les chemins étoient couverts de corps languiſſans, à peine animés, enveloppés de vils lambeaux, & dont les membres tomboient en pourriture. Leurs os n'étoient revêtus que d'une peau livide, ſur laquelle les ulcères & la corruption avoient produit le même effet que la ſépulture ſur les cadavres ».

» La mort avoit rempli les édifices ſacrés de ſes impures dépouilles. Les temples des dieux étoient jonchés de

cadavres : c'étoit-là que les gardes des lieux ſaints dépoſoient leurs hôtes ; car pour lors on s'embarraſſoit peu de la religion & de la divinité. La douleur étoit le ſentiment dominant. Ces cérémonies, obſervées de temps immémorial pour les obsèques, n'avoient plus lieu dans la ville. Le trouble & la confuſion règnoient par-tout ; & au milieu de cette conſternation générale, chacun inhumoit comme il pouvoit le corps dont il étoit chargé. L'indigence & la néceſſité inſpiroient même des violences inouies juſqu'alors. Il y en eut qui placèrent à grands cris, ſur des bûchers conſtruits pour d'autres, les corps de leurs proches, & qui, après y avoir mis le feu, ſoutenoient des combats ſanglans plutôt que d'abandonner leurs cadavres ».

CATULLE.

CE peintre ingénieux des plaiſirs & de la volupté, naquit à Véronne, ville d'Italie. Sa maiſon étoit illuſtre, & ſon père avoit été intimément lié avec *Céſar*. Il s'étoit acquis par ſes talens l'amitié des plus beaux génies de Rome, de *Plancus*, de *Calvus*, de *Cinna*, &c. *Cicéron* ſe déclara ſon protecteur. Voici des vers que le Poëte adreſſe à ce grand homme.

Diſſertiſſime Romuli nepotum, &c.

« O toi, *Cicéron*! le plus éloquent des neveux de Romulus, de ceux qui furent, de ceux qui ſont encore, & de ceux qui naîtront dans la ſuite des âges! Reçois les actions de grace de *Catulle*, le dernier des

Poëtes ; de *Catulle*, autant le dernier de tous les Poëtes, que *Tullius* eſt le premier de tous les Orateurs ».

Catulle quitta l'Italie pour aller voir à Troye un frère qu'il aimoit tendrement. Il apprit ſa mort ſur ſa route, & ſe rembarqua pour aller lui élever un tombeau. Ecoutez-le ſe plaindre de la perte de ce frère chéri.

Tu mea, tu moriens, &c.

« O mon frère, te voilà donc ravi à ton frère malheureux ! En mourant, ô mon frère ! tu emportes toute ma félicité ! Avec toi eſt enſeveli l'eſpoir de ta famille entière : avec toi ont péri ces joies pures que durant ta vie le fraternel amour renouveloit ſans ceſſe. Tu n'es plus, &c. ».

Dans la même Elégie, qui exprime

ſi bien le caractère de ſon ame, il retrace les bienfaits de *Manlius*, qui, dans ſa jeuneſſe, veilla ſur ſon éducation & ſur ſa fortune.

« Et toi, puiſſent ces vers avec peine échappés à ma Muſe languiſſante, me ſervir à reconnoître tes bienfaits ! que jamais l'oubli n'enſeveliſſe ton nom ! que la renommée le répète de jour en jour & mille ans encore ! Puiſſent les dieux t'en accorder d'éternels, pour prix de ta bienfaiſance, & Thémis répandre ſur toi les dons qu'elle réſerve aux cœurs vertueux ! Sois heureux, toi, & celles que tu aimes à l'égal de toi-même, que le bonheur règne dans cette maiſon où nous avons goûté tant de plaiſirs, &c. » !

Les peintures que *Catulle* fait de l'amour, prouve qu'il étoit né avec un cœur tendre & avec beaucoup de goût pour le plaiſir.

Pour former les plus doux concerts,
Aimez & chantez la tendreſſe;
On n'entendra que de beaux vers,
Si *Vénus* préſide au Permeſſe.

Il eut pluſieurs Maîtreſſes. Les deux qu'il aima le plus furent *Ipſitile*, qui étoit de ſon pays, & une certaine *Claudia*, qu'il appelle *Lesbie*. Il ne parle qu'avec tranſport de cette dernière.

Crois-moi, vivons, chère *Lesbie*,
Mais ne vivons que pour aimer.
Laiſſe à la vieilleſſe ennemie
Le triſte emploi de déclamer
Contre l'amoureuſe folie.
Hélas! le jour ſuccède au jour,
Et chaque matin renouvelle
L'aſtre dont la courſe immortelle
De la terre embraſſe le tour;

Et nous, lorſque la mort cruelle
Sur nos yeux répand ſon ſommeil,
Plongés dans la nuit éternelle,
Il n'eſt plus pour nous de réveil.
Que mon ame unie à la tienne,
Quitte la vie & la reprenne
Dans tes baiſers remplis de feux;
Et puiſqu'aujourd'hui plus facile
Tu parois te rendre à mes vœux;
D'abord je t'en demande mille,
Puis mille encore & mille en ſus,
Pour exp'er tes longs refus;
Mille pour ſécher les alarmes
Que firent naître en moi ta rigueur;
Mille pour ſceller mon bonheur,
Et mille en faveur de tes charmes;
Mille pour m'arracher ces larmes,
Plus douces que le doux plaiſir;
Mille que mes vœux te demandent,
Et mille pour les prévenir;
Mille pour les maux à venir
Et pour les biens qui nous attendent.

De ces baiſers multipliés,
Lorſque j'aurai perdu le nombre,
Quel plaiſir de voir à nos pieds
L'envie, au teint pâle, à l'œil ſombre,
S'occuper à les ſupputer,
Frémir, & s'enfuyant dans l'ombre,
Déſeſpérer de les compter!

Son génie enjoué & cauſtique le conduiſit peut-être trop loin. Il fut pendant un temps fort mal avec *Céſar*, qui cependant l'aima dans la ſuite, & le fit même prier à ſouper, après avoir vu des vers qu'il avoit faits contre lui.

La mort enleva de bonne heure ce Poëte aimable. Il aima conſtamment le plaiſir, & le plaiſir le conduiſit au tombeau.

Ses *Hendécaſyllabes* peuvent être

regardés comme de très-jolies Odes anacréontiques, animées par le ſentiment & par les graces. Le nombre & l'harmonie naiſſent chez lui de la choſe même, & coulent naturellement de ſon génie. Le cœur dictoit ce qu'il écrivoit.

Ce Poëte excelloit également dans pluſieurs genres. L'Ode, l'Elégie, l'Epigramme, les ſujets héroïques, l'occupoient tour-à-tour. Ce qui reſte de ſes Ouvrages ſuffit pour juſtifier la grande réputation qu'il avoit parmi les Anciens.

Catulle ſuivit le génie des Grecs pour l'Epigramme. Il s'appliqua à renfermer une penſée naturelle dans un tour délicat de paroles, dans la ſimplicité d'une expreſſion fort tendre.

Les

Les gens de goût le préfèrent à *Martial*; & aiment mieux, pour me ſervir du langage de *Montagne*, « l'égale poliſſure & la perpétuelle douceur & beauté fleuriſſante de ſes Epigrammes, que tous les aiguillons de quoi *Martial* aiguiſe la queue des ſiens ».

Nous avons quelques Poëtes, tels que *Chaulieu*, *La Farre*, *Saint-Aulaire*, *Ferrand*, *Lainez*, *de Voltaire*, *B... Hamilton*, *Saint-Lambert*, *&c.* qui poſsèdent la douceur, la gaîté, la facilité *Catullienne*.

I.

Les Noces de Thétis & de Pélée.

Rien n'égale la richeſſe des images, la beauté des détails, la vérité des

ſentimens de ce Poëme imité d'*Héſiode*. *Catulle* y exprime avec vivacité tout ce qu'une ſituation douloureuſe a de touchant & de triſte. Il eſt difficile de retenir ſes larmes, en liſant le morceau où le Poëte nous peint les douleurs d'*Ariane*, abandonnée par *Théſée* ſur un rivage déſert. Il eſt digne du Chantre de Mantoue.

Douleurs d'Ariane, abandonnée de Théſée.

Siccine me patriis avectam, perfide, ab oris, &c.

« *Théſée*, perfide, après m'avoir enlevée de chez mon père, tu m'as laiſſée ſur le rivage ! Perfide ! c'eſt donc ainſi qu'en outrageant les dieux, tu pars après le déshonneur de ma race, & remportes chez toi tes trompeurs ſermens ! Rien n'a donc pu toucher

ton cœur ? Barbare ! la pitié étrangère à ton ame, ne t'a donc rien dit pour moi ? *Théſée*, ſont-ce là tes promeſſes ? Tu ne m'ordonnois pas d'attendre un ſort ſi miſérable. Des noces joyeuſes, des amours fortunés, voilà ce que *Théſée* m'avoit promis. Ces ſermens, les vents, moins légers qu'eux, les emportent . . . Ah! qu'à l'avenir jamais femme ne croie aux ſermens d un homme. Sermens des hommes, vous êtes tous d'affreux parjures ! quand le deſir leur parle, les cruels ! qu'ils ſont prodigues de ces ſermens, de ces promeſſes empoiſonnées ! Leurs vœux ſont-ils remplis, leurs deſirs ſatisfaits, qu'ils ſont prodigues de trahiſons & de parjures ! Lâche, ſans *Ariane*, qui t'a ſauvé, quand tu te débattois dans l'abyme du trépas ? Pour toi, lâche, j'ai bravé juſqu'aux reproches des mânes irrités de mon frère. Devenir la proie des monſtres féroces, la pâture des oiſeaux voraces, mourir ſans ſépulture, ſur la rive . . . . *Théſée*, voilà donc ma récompenſe ? Dans quel antre es-tu né !

Quelle tigreſſe t'alaita ? Quel abyme t'a vomi parmi les écumes ? . . .

» Si ton horreur pour les maximes ſanglantes de mon père te rendoit la main d'*Ariane* moins chère, au moins ne pouvois-tu me conduire dans ta Patrie ! Là, qu'il m'eût été doux, *Théſée*, de te ſervir en eſclave fidelle ! *Ariane* eût arroſé tes pieds de l'eau pure des fontaines, & ma main ſeule eût revétu ta couche de ſon tapis pourpré.

» Inſenſée que je ſuis ! pourquoi, ſuccombant ſous mes maux, adreſſer aux vents mes inutiles plaintes ! Les airs ſont ſourds : ils n'ont ni oreilles pour m'entendre, ni bouche pour me conſoler. . . Que mon perfide eſt déja loin ! Et pas un objet ſenſible ne s'offre à moi ſur cette plage déſerte. Le ſort barbare, pour m'inſulter encore, refuſe juſqu'à des témoins à mes douleurs. Plût aux dieux que jamais les flottes d'Athènes n'euſſent touché nos bords ! Plût aux dieux que jamais la Crète n'eût ouvert ſes portes au perfide, en apportant la

ſanglante rançon du Taureau terrible! Jupiter, devois-tu permettre que ce vil étranger, célant la barbarie du cœur ſous des dehors ſi doux, vînt implorer le ſecours d'*Ariane?* Où fuirai-je? A quel eſpoir m'attacher dans mon naufrage? M'enfoncerai-je dans les monts Idoméenéens? Hélas! une trop vaſte mer ſéparéroit la trop foible *Ariane* de l'ingrat qu'elle aime encore! Eſt ce de vous, mon père, que j'attendrai du ſecours? De vous que j'abandonnai pour un homme encore ſouillé du ſang de votre fils? Sera-ce l'amour fidèle d'un époux qui me conſolera, quand cet époux ingrat trouve les rames trop lentes pour me fuir? Dans cette Iſle, par-tout environnée de la mer, point d'iſſue pour la fuite, point d'abri pour le ſéjour. La fuite & l'eſpoir, tout m'eſt ôté: tout eſt muet, tout eſt déſert, & par-tout l'image de la mort eſt ſeule ſous mes yeux.

» Ils ne ſe fermeront point mes yeux: mon ame ne s'échappera pas de mon corps aſſailli, ſans que j'implore à ma dernière heure la

juſtice du ciel, ſans que j'atteſte la foi, l'amour, les dieux, & que je leur demande à tous vengeance. Furies, qui châtiez les crimes; Furies, dont les tortueux ſerpens font la chevelure; Euménides, dont le front peint la rage; Euménides, accourez, entendez mes plaintes, des plaintes que dans mon déſeſpoir j'arrache douloureuſement du plus profond de ma poitrine (tu m'y forces, *Théſée!*) Elles ſont juſtes, ces plaintes, ô déeſſes, ne les rendez pas vaines! Affreuſes déeſſes! puiſſe *Théſée*, puiſſe le barbare faire ſouffrir aux ſiens, à lui-même ce qu'il me fait ſouffrir! Ces ſombres vœux, ces vœux d'*Ariane*, qui crie vengeance, ſont entendus du maître de l'univers. La terre tremble: l'onde mugit, le globe eſt ébranlé, & le ciel ſecoue ſes flambeaux étincelans, &c. »

Quel cœur ne ſeroit attendri du diſcours de cette amante infortunée! Les plus beaux morceaux de l'*Ariane* de

Thomas *Corneille* ſont imités du Poëme de *Catulle* *.

Le *Gendre* a fait une verſion de ce Poëme, qui eſt quelquefois aiſée, pure & élégante; mais dans laquelle on trouve des vers foibles & proſaïques, qui font ſouffrir ceux qui aiment la belle poéſie.

II.

Imitation de l'Ode de CATULLE.

Vivamus, mea Lesbia, atque amemus, &c.

Ne vivons que pour aimer,
Et laiſſons murmurer la vieilleſſe ennemie;
Occupons-nous ſans ceſſe, ô ma chère Lesbie,
Du bonheur de nous enflammer!

L'aſtre qui répand ſa lumière,
Finit & recommence également ſon cours;

* Voyez l'Act. III., Sc. IV, & l'Act. V.

Et quand la mort nous frappe, hélas ! c'eſt
pour toujours.
Qu'elle nous ferme la paupière.

Profitons du jour qui nous luit ;
Donne-moi cent baiſers, donne-m'en mille
encore ;
Confondons-les enſemble, & que l'envie ignore
Le charme heureux qui nous ſéduit.

Qu'un impénétrable myſtère
Jette ſur nos plaiſirs un voile officieux :
Ils doivent à l'amour leur prix délicieux ;
Que ſon flambeau ſeul les éclaire.

Dans nos tendres embraſſemens,
Embraſſons-nous aux yeux de tout ce qui reſ-
pire :
Jaloux de nos baiſers, un témoin peut nous
nuire
Par les plus noirs enchantemens.

Aimer, c'eſt vivre, ô ma Lesbie !

Jurons-nous que nos feux ne s'éteindront jamais,
Et donnons à l'Amour, jaloux de ſes bienfaits,
Tous les momens de notre vie.

M. RIGOLEY DE JUVIGNY.

Imitation de la même pièce par M. d'ARNAUD.

Vivons pour nous aimer, ô ma chère Lesbie;
Que cet unique ſoin rempliſſe nos deux cœurs!
Vivons pour nous aimer; qu'Amour de notre vie
Marque tous les momens par autant de faveurs!
Laiſſons ſur nos plaiſirs murmurer le vieil âge,
Que ſes diſcours chagrins ne troublent point nos jeux;
Ne ſongeons qu'à jouir: la raiſon la plus ſage,
Eſt l'art de profiter d'un temps ſi précieux.

Le plus beau jour ſuccède à la nuit la plus ſombre:
L'hiver & le printemps renaiſſent tour-à-tour,

Mais la mort ſur nos yeux étend-elle ſon ombre,
A cette nuit en vain nous demandons le jour.

Employons donc ce temps ; que la jalouſe aurore,
Qui me voit te donner mille baiſers de feu,
Laiſſe à la nuit le ſoin d'en compter plus encore,
Je me plaindrai toujours de t'en donner trop peu.

Que ces baiſers charmans, comptés par les dieux même,
En faiſant leur envie, enflamment mes deſirs :
Ou plutôt, que, témoins de mon bonheur extrême,
Ils ne puiſſent fixer un terme à mes plaiſirs.

L'imitation de *Pelliſſon* mérite d'être plus connue par ſes graces ſimples & naïves.

Aimons-nous, aimable Lesbie,
Et laiſſons murmurer l'envie
Contre notre innocent amour.
Ces momens de vie & de joie,
Qu'on les perde ou qu'on les emploie,
Paſſent ſans eſpoir de retour.

Les bois qui parent nos montagnes,
Les prés, les jardins, les campagnes,
Se renouvellent tous les ans;
Nous n'avons pas même avantage,
Et jamais le cours de notre âge
N'a qu'un hiver & qu'un printemps.

Le ſoleil ſe couche & ſe lève:
Sa première courſe s'achève,
Et bientôt une autre la ſuit;
Mais quand la fière deſtinée
Finit notre courte journée,
C'eſt par une éternelle nuit.

III.

Vénus, ſi l'on en croit *Muret*, ne

pouvoit rien faire de ſi délicat & de ſi galant que l'Epigramme ſuivante.

Surripui tibi, dum ludis, mellite Juventi, &c.

» Ah ! Juventia, je l'avoue, ce baiſer ravi dans le déſordre des jeux, ce baiſer, ſans doute, étoit plus doux que l'ambroiſie ; mais que tu me l'as fait payer cher ! Qui pourroit égaler mes tortures, lorſque pour t'adoucir un ſeul inſtant, j'ai vu pendant une heure entière mes larmes vaines & mes prières inutiles ! Quel ſoin humiliant & cruel n'as-tu pas pris d'eſſuyer cent fois tes lèvres après mon larcin ! Tu craignois qu'elles n'euſſent contracté la moindre impreſſion de ma bouche. Oh ! oui, Juventia, tu m'as ſi maltraité, tu m'as rebuté ſi durement, que ce baiſer, plus doux que l'ambroiſie, s'eſt changé en poiſon. Sois déſormais tranquille, tu m'as trop bien averti, cruelle ! je ne te déroberai de baiſers de ma vie ».

IV.

IV.

Rien de plus frais & de plus mélodieux que ces vers.

Ut flos in ſeptis ſecretus naſcitur hortis,
Ignotus pecori, nullo contuſus aratro,
&c.

(*Epith. Manli & Jun.*)

« Une fleur ſolitaire épanouie à l'écart, ignorée des troupeaux, reſpectée du ſoc, careſſée du zéphyr, ménagée du ſoleil, abreuvée de roſée, fait les deſirs de la bergère & du berger : à peine arrachée de ſa tige déja flétrie, ni le berger ni la bergère ne la regardent plus. Telle une vierge timide, tant qu'elle eſt vierge, captive tous les hommages, & les voit s'envoler dès qu'à peine une careſſe a terni ſa fleur virginale ».

V.

La pièce qui commence ainſi : *Lesbia mi dicit ſemper malè*, &c. a été heureuſement imitée par le fameux Comte de *Buſſy-Rabutin*.

Philis dit le diable de moi :
De ſon amour & de ſa foi
C'eſt une preuve aſſez nouvelle.
Ce qui me fait croire pourtant
Qu'elle m'aime effectivement,
C'eſt que je dis le diable d'elle ;
Et que je l'aime éperdument.

VI.

Imitation de l'Ode de CATULLE.

Paſſer delicia, &c.

Fortuné paſſereau, ton ſort eſt trop heureux !
Tu fais tous les plaiſirs de ma jeune Maîtreſſe ;
Elle-même t'excite à béqueter ſans ceſſe

Ou ſes doigts délicats, ou ſon ſein amoureux.
Le jeu devient pour elle une douce habitude ;
Du feu qui la conſume, il appaiſe l'ardeur ;
Il ramène à propos le calme dans ſon cœur,
Et bannit pour un temps ſa tendre inquiétude.

Ah ! s'il m'étoit permis, dans mes ennuis preſſans,
De jouer avec toi, comme fait cette belle,
Ou bien ſi, comme toi, folâtrant avec elle,
Je pouvois ſoulager les maux que je reſſens !

Que j'oublîrois bientôt les tourmens que j'endure !
J'aurois plus de plaiſir qu'Athalante autrefois
N'en eut au doux moment où, réduite aux abois,
Pour ſon heureux vainqueur elle ôta ſa ceinture.

M. RIGOLEY DE JUVIGNY.

VII.

On reconnoît dans la pièce ſuivante le langage du cœur ; point de bel-eſprit, point d'antithèſes puériles, point de faux brillans, point de gentilleſſes dans les penſées, &c.

Si quâ recordanti benè facta priora voluptas, &c.

« S'il eſt quelque plaiſir à ſe rappeler le bien qu'on a fait ; ſi le ſouvenir de ſa vertu paſſée peut rendre l'homme heureux ; s'il eſt doux de pouvoir ſe dire : je n'ai jamais violé mes promeſſes, tous mes ſermens ont été ſacrés pour moi, & jamais, pour tromper les hommes, je n'ai profané le nom des dieux ; s'il eſt ainſi, *Catulle*, depuis que tu aimes, depuis que cet amour, ſi mal récompenſé, brûle ton cœur, tu t'es préparé, pour le reſte de tes jours, de bien délicieux ſouvenirs. Tout ce que l'homme peut faire & dire pour ce qu'il aime,

tu l'as dit, tu l'as fait pour celle qui t'avoit charmé. Tant de ſoins, tant d'amour, déja l'ingrate a tout oublié ! Ne te déſoles plus, tranquilliſe ton ame ; que l'expérience te rende le courage. Malgré le ſort qui te pourſuit, ceſſe d'être ſi malheureux. Mais qu'il eſt difficile d'oublier ſitôt un amour ſi conſtant ! Sans doute ! mais n'épargne rien pour le pouvoir : à cette victoire ſeule ton bonheur eſt attaché. Poſſible ou non, il le faut : ſois vainqueur. Et vous, grands dieux ! ſi la pitié n'eſt pas indigne de vos ames céleſtes, ſi jamais vous avez tendu la main au miſérable, luttant contre les dernières angoiſſes de ſa vie douloureuſe, grands dieux ! ſecourez-moi : payez la pureté de mon cœur, en éteignant l'amour qui le ronge & le dévore ! Depuis que ce feu barbare a conſumé mon ame, toute joie y eſt devenue étrangère. Je ne demande plus que *Lesbie* m'aime encore ; que *Lesbie* ceſſe d'être parjure, je ne demande pas l'impoſſible. La ſanté, l'oubli de cet amour cruel : ah ! ſi *Catulle*

eſt digne d'une grace : voilà, grands dieux ! celle qu'il vous demande ».

Catulle dédia à *Virgile* ſa jolie pièce de vers ſur le Moineau de *Lesbie*. Le Chantre d'*Enée* & de *Didon* étudioit alors à Crémone.

VIII.

Imitation de la plainte de CATULLE, *ſur la mort du Moineau de Lesbie.*

Par M. DE LAMONNOYE.

Lugete, ô Veneres, Cupidineſque, &c.

Tendres Vénus, tendres amours, & vous,
Hommes galans, qui ſervez belle amie,
En noir arroi aujourd'hui venez tous
Pleurer la mort du Moineau de Lesbie.

Las ! il étoit ſon ébat le plus doux :
Elle l'aimoit plus que ſa propre vie.

Posé tantôt sur son sein, sur son bras,
Jamais enfant ne connut mieux sa mie.

En quelque lieu qu'elle tournât ses pas,
On le voyoit qui d'une aile légère,
Deçà, de-là se hâtant de voler,
Par ses pipis sembloit la rappeler.

Or, vole-t-il vers ces manoirs funèbres,
Où dès qu'on entre on demeure toujours;
Que maudit soit ce pays de ténèbres,
Qui nous ravit nos plaisirs, nos amours!

O parque injuste! ô rigueur sans seconde!
Pauvre Moineau, cause de nos douleurs,
C'est pour ta mort que Lesbie est en pleurs,
Et qu'il en cuit aux plus beaux yeux du monde.

M. Rigoley de Juvigny a donné une imitation de la même Elégie.

Pleurez, Graces, pleurez, Amours,
Le Moineau chéri de Lesbie

Vient de finir ſes heureux jours :
Les Dieux lui portoient trop d'envie.

Elle l'aimoit plus que ſes yeux ;
Il étoit ſi beau, ſi fidèle !
Mille baiſers délicieux
L'enchaînoient toujours auprès d'elle.

Si quelquefois il voltigeoit,
Un ſigne, la moindre careſſe
Tout auſſi-tôt le ramenoit
Sur le beau ſein de ſa Maitreſſe.

Mais, hélas ! cet aimable Oiſeau
Deſcend ſur le ſombre rivage.
Parque inhumaine ; ton ciſeau
De l'Amour a détruit l'ouvrage.

Inflexible divinité,
Rien n'amollit ton cœur barbare :
Sous tes coups tombe la beauté
Dans l'affreuſe nuit du Tartare.

O toi, qui faiſois les plaiſirs

De ma chère & tendre Lesbie !
Quoi ! tu meurs ! ſes pleurs, ſes ſoupirs
Ne peuvent te rendre à la vie.

Oiſeau digne d'un meilleur ſort,
Objet de l'amour le plus tendre,
Vois quels regrets cauſé ta mort
Par les pleurs que tu fais répandre !

IX.

Cette belle imitation de *Sapho* mérite auſſi d'être diſtinguée par ſon coloris naturel & vrai, & par la manière avec laquelle le Poëte peint tous les ſymptômes d'un amour paſſionné.

Il égale en bonheur, il ſurpaſſe les Dieux,
Celui qui près de toi, pour toi brûle & ſoupire,
Qui te voit, qui t'entend, qu'animent tes beaux yeux,
A qui flatteuſement il te plaît de ſourire.
Oui, ma chère Lesbie, oui, dès que je te vois,

Tous mes ſens ſont émus ; je brûle, je friſſonne,
Mes yeux ſont éblouis ; je ſens mourir ma voix :
Mon cœur vole vers toi, mon ame m'abandonne.

Catulle, c'en eſt fait : tu te perds, malheureux !
Tu ne peux réſiſter : ah ! c'eſt trop tôt te rendre
Aux trompeuſes douceurs de ce Dieu dont les feux
Ont mis tant de palais & de villes en cendre.

X.

Catulle n'étoit pas favorable aux mauvais Poëtes de ſon temps ; on en peut juger par l'Epigramme ſuivante, adreſſée à *Calvus*.

« Si je ne t'aimois plus que mes yeux, *Calvus*, comme je te haïrois, pour prix de

l'horrible bouquin dont tu m'as gratifié. Cruel, qu'ai-je dit, qu'ai je fait pour m'accabler ainſi de ces poëtiques rapſodies ? Le ciel puiſſe-t-il confondre celui qui t'envoya tant de mauvais vers ! Que le Pédagogue *Sillon* ſoit, comme je l'imagine, Auteur de cette piquante nouveauté, & te la dédie, à la bonne heure, cela ne me fait aucun mal, à moi : j'en ſerai même charmé, ſi tu veux. C'eſt un hommage rendu à tes veilles laborieuſes. Grands Dieux ! l'abominable livre qu'il t'a plu de m'envoyer ! Certes la mort de ton pauvre *Catulle* étoit jurée par toi au jour des ſaturnales. Mais, Monſieur le mauvais plaiſant, vous ne la porterez pas loin, ſur ma parole. Demain, dès le point du jour, je mets à contribution tous les bouquiniſtes. Œuvres des *Cæſius*, des *Aquiſicus*, des *Suſſenus* ; je fais collection complette de ces petits poiſons, & pour votre ſupplice, je vous les fais tous lire ».

Les Odes de *Catulle* ſont ſupérieu-

rement écrites. On ſait qu'il commença à donner aux Romains quelqu'idée de l'excellence de la poéſie lyrique Grecque. Le *Carmen ſeculare*, dont nous allons donner une imitation, eſt une des pièces les plus eſtimées en ce genre.

Hymne à Diane.

Jeunes filles, jeunes garçons,
Qu'une profonde paix règne ſeule en vos ames ;
Gardez-vous que l'amour les ſouille par ſes flâmes :
Cet autel qu'ici nous dreſſons,
Rejetteroit l'encens d'un cœur vil & profane :
Au ſon brillant du cors danſons ſur ces gazons :
Par des jeux innocens, de naïves chanſons,
Rendons un pur hommage à la chaſte Diane.

O toi, dont nous ſuivons les loix !
Fille du Dieu puiſſant qui lance le tonnerre,
De tes rares vertus, toi qui remplis la terre,
Viens, habite avec nous ces bois :

Qu'ils te ſoient auſſi chers que les bois de Délie,
Lieux ſombres & ſacrés, reſpectable ſéjour,
Où *Latone*, ſouſtraite à la clarté du jour,
Treſſaillit d'alégreſſe en te donnant la vie.

Loué ſoit l'inſtant où tes yeux,
Pour la première fois s'ouvrant à la lumière,
Déja, pour cet enfant, dont Vénus eſt la mère,
S'armoient d'un regard dédaigneux.
Tes Nymphes ſont toujours tes fidelles compagnes;
Leur zèle, ſur tes pas, les conduit de bien près,
Lorſqu'un arc à la main tu parcours les forêts,
Ou que, d'un pied léger, tu franchis les montagnes.

Malgré ces attrayans plaiſirs,
Aux beſoins des mortels es-tu moins attentive?
Ta pitié généreuſe eſt-elle moins active?
En préviens-tu moins leurs deſirs?
Le front ceint de pavots, dès que ſur l'hémiſphère

La nuit déploie au loin ſes voiles ténébreux,
Sur ton char étoilé tu remontes aux cieux,
Et ton diſque éclatant nous guide & nous éclaire.

C'eſt alors que du temps qui fuit,
Ton cours, égal & sûr, ſait régler la durée :
Sous un ſoleil brûlant la campagne altérée,
Par ta fraîcheur s'ouvre, & produit :
Ces humides vapeurs dont s'humecte la terre,
Fécondant de nos grains le germe précieux,
Au laboureur avide offrent l'eſpoir heureux
D'une riche moiſſon qui devient ſon ſalaire.

Tu deſcends encore aux enfers ;
Et là, gardant du Styx les rives effrayantes,
Tu défends ſon paſſage aux ames gémiſſantes
Des criminels & des pervers,
Dont le corps à jamais privé de ſépulture,
Pour prix de leurs forfaits, de leurs impiétés,
Se trouvant au haſard, ſur le ſable jetés,
Des vautours dévorans ſont l'horrible pâture.

Oui, vois à tes pieds l'univers ;
Quelle gloire à ton culte eſt par-tout décernée !

Dans ton temple célèbre, Ephèſe proſternée,
T'adore ſous trois noms divers :
Mais ſous quelque attribut que le monde te nomme,
Sois l'objet éternel de nos vœux aſſidus ;
Comble de tes bienfaits les ſucceſſeurs d'*Ancus*,
Et ſois toujours propice aux citoyens de Rome.

VIRGILE.

NOUS ne répéterons point ici ce qu'on a dit mille fois ſur *Virgile*, le plus pur, le plus élégant, le plus ſage, le plus harmonieux, le plus éloquent de tous les Poëtes, le modèle éternel & la règle ſouveraine du génie & du goût chez toutes les Nations éclairées.

Dryden obſerve un rapport parfait entre *Homère* & *Virgile*, leur naiſſance & leur fortune ayant été preſqu'auſſi conformes que leur ſtyle, & que les ſujets de leurs Poëmes épiques. *Homère* étoit né dans l'indigence : les parens de *Virgile* étoient également pauvres. L'un vit le jour pour la première fois ſur le bord d'une rivière, l'autre dans un foſſé. Un peuplier prit racine ſur l'en-

droit où *Virgile* naquit ; & il s'éleva à une hauteur ſi prodigieuſe, que le peuple des environs, naturellement ſuperſtitieux, lui attribua des vertus ſurnaturelles. *Homère* eut auſſi un peuplier qu'on viſitoit avec beaucoup de reſpect. Un Auteur ancien nous dépeint *Homère* d'un extérieur négligé. *Virgile* avoit un air ſimple & philoſophe. Ils avoient tous les deux le tempérament foible : tous deux étoient laborieux. Ils furent enviés & calomniés de leur vivant, &c.

Virgile naquit l'an 684 de la fondation de Rome, dans le village d'Andès, à une lieue de Mantoue.

Son père, qui étoit d'une condition commune, l'envoya à Crémone commencer ſes études. A l'âge de 17

ans, il prit la robe virile, & fut enſuite à Naples, où il s'appliqua avec une ardeur incroyable aux Belles-Lettres Grecques & Latines, à l'Eloquence, à la Médecine, aux Mathématiques, &c. Il y a des génies capables de tout par l'immenſité de leur eſprit. *Homère* & *Virgile* étoient heureuſement nés pour être de ce nombre. L'imagination pleine & féconde du Poëte latin, les connoiſſances répandues dans ſes Ouvrages, décèlent aſſez qu'il avoit acquis, par de longues études, un riche fonds d'idées & de lumières. Les principes de toutes les ſciences ſont fondus & raſſemblés dans les *Géorgiques* & dans l'*Enéide* : mais il ne fait point parade de ſon érudition. Son jugement exquis lui preſcrivit

toujours cette loi ſage & reſpectée des grands hommes, *de ne dire ni trop, ni trop peu.*

Voſſius voulant montrer qu'on ne doit point ſe mêler de Poéſie, ſans avoir au moins les ſemences de toutes les ſciences, prétend nous en convaincre par l'exemple de *Virgile.*

Les Poëtes de l'Antiquité, avant de peindre la nature, vouloient la voir ſous toutes ſes faces, être maîtres de leur ſujet, & parcourir le champ vaſte & fertile des Arts.

Virgile, indépendamment des excellens modèles avoués par les Muſes, avoit lu & médité profondément *Epicure*, *Pythagore*, *Platon*, & tout ce que la Grèce produiſit de plus ſolide & de plus ſage. Il prit à Milan des

leçons de *Syron*, grand Sectateur d'*Epicure*, qui paſſoit pour un des ſavans hommes de ſon temps. Enfin, notre Poëte, paiſible poſſeſſeur d'une petite métairie, goûtoit en paix les douceurs d'une vie rapprochée de la nature. Lorſque les Triumvirs, pour récompenſer leurs troupes, leur abandonnèrent la poſſeſſion de pluſieurs contrées d'Italie; le territoire de Mantoue eut le malheur d'être du nombre, & les champs que *Virgile* cultivoit furent la proie des ſoldats.

Dépoſſédé de la maiſon paternelle par un miſérable Centurion, il vint à Rome pour la première fois, & eut recours à *Pollion*, pour ſe faire rendre ſon héritage. Cet illuſtre Romain le recommanda à *Mécène*, l'appui, le-

ſoutien des gens de Lettres, qui, non content de lui accorder ſa protection, le préſenta à *Auguſte*. Ce Prince donna auſſi-tôt des ordres pour que ſon bien lui fût conſervé & mis à l'abri de tout pillage.

La première Eglogue de *Virgile* préſente un précieux monument de ſa reconnoiſſance. Il y chante les louanges de ſon bienfaiteur.

Si je n'avois quitté ma triſte ſolitude,
Je ſouffrirois encor la même ſervitude;
Dans ces maux Rome étoit mon unique recours,
Et ſes Dieux pouvoient ſeuls me faire d'heureux jours.
Là, j'ai vu ce Héros que chante ma tendreſſe:
Il eſt dans le printemps d'une belle jeuneſſe.
Allez, bergers, dit-il, conſervez en repos
Votre ſéjour natal, vos champs & vos troupeaux, &c.

Virgile, lorſqu'il fit cette Eglogue, avoit près de trente ans. Encouragé par les applaudiſſemens du Prince & par l'amitié de *Varius*, de *Mécène*, de *Pollion*, le jeune Poëte conſacra trois années à la compoſition de ſes Paſtorales, chef-d'œuvre de ſentiment, de délicateſſe & d'élégance.

Ce Poëte dès-lors fit entrevoir ce qu'on pouvoit attendre de ſon génie : & *Mécène*, qui veilloit à la fois aux intérêts d'*Auguſte* & à la gloire des Lettres, l'engagea à entreprendre un Ouvrage plus conſidérable que le premier. Ce favori ſervoit la politique du Prince, en employant la Muſe de ſon ami pour réconcilier les Romains à leur nouvel état. Les guerres civiles avoient déſolé l'Italie; les terres étoient inculi-

tes : le peuple s'étoit révolté : *Auguſte*, par ſon ambition, avoit porté la diſette dans tous les villages. Il protégea l'Agriculture, pour faire ceſſer des murmures légitimes : *Mécène* conſeilla donc à *Virgile* de compoſer les *Géorgiques*. Pour être moins diſtrait, & donner plus de liberté à ſon génie, il lui procura une heureuſe ſituation ; & flatta ſon amour pour la retraite & les plaiſirs de la campagne.

Virgile fuyoit les délices & la magnificence de Rome, & s'enfonçoit dans la ſolitude. Libre d'inquiétude du côté de la fortune, il ſe rendit à Naples, ville charmante par ſa ſituation. Ce fut là qu'il conſacra ſept années à ſes *Géorgiques*, dont l'objet étoit plutôt de faire goûter aux Romains, fatigués

de la guerre, les plaiſirs purs de la vie champêtre, que de les inſtruire des principes de l'agriculture. Delà la belle deſcription de l'âge d'or & ces peintures enchantées du repos & de l'innocence répandues dans cet Ouvrage.

Virgile nous apprend le temps où il acheva les Géorgiques. *Auguſte*, au retour de l'Egypte, s'étoit approché de l'Euphrate, & avoit jeté la terreur dans le pays par le bruit de ſes victoires, &c.

Hæc ſuper arvorum, &c.

Ma Muſe ainſi chantoit les ruſtiques travaux,
Les vignes, les eſſaims, les moiſſons, les troupeaux,
Lorſque Céſar, l'amour & l'effroi de la terre,
Faiſoit trembler l'Euphrate au bruit de ſon tonnerre,
Rendoit

Rendoit ſon joug aimable à l'univers dompté,
Et marchoit à grands pas vers l'immortalité ;
Et moi, je jouiſſois d'une retraite obſcure ;
Je m'eſſayois dans Naple à peindre la nature,
&c.

Auguſte, au retour de ſes expéditions militaires, demanda qu'on lui fît la lecture de ce chef-d'œuvre des Muſes Latines. *Virgile* chaque jour lui en liſoit un Livre. Il avoit le talent de faire ſentir la beauté de ſes vers par une prononciation douce, articulée & harmonieuſe. Dès que ſa voix lui manquoit, *Mécène* prenoit ſa place pour le ſoulager. Une telle condeſcendance, comme le remarque un célèbre Traducteur de *Virgile*, paroîtroit aujourd'hui fort extraordinaire. Quel eſt le Miniſtre qui voudroit être le lecteur d'un Poëte ?

A Rome, la ſcience & les talens alloient de pair avec les plus hautes dignités. *Auguſte* faiſoit aſſeoir quelquefois *Virgile & Horace* à ſes côtés... il recevoit avec plaiſir leurs lettres, & ne négligeoit point de leur faire réponſe. La véritable grandeur ne riſque rien en ſe familiariſant. Heureux les Princes qui aiment les Muſes, & qui ſe contentent des plaiſirs qui ne coûtent ni crimes, ni remords! Heureux les maîtres du monde qui aiment le commerce des Gens de Lettres, & qui préfèrent les charmes de l'étude aux frivoles amuſemens de la plupart des hommes!

Deux moyens ſeulement d'illuſtrer leur naiſſance,
Sont mis en leur puiſſance,

Les ſublimes talens & les fameux exploits.
C'eſt par là qu'au travers de la foule importune,
Tant d'hommes renommés, malgré leur infortune,
Se ſont fait un deſtin illuſtre & glorieux;
Et que leurs noms, vainqueurs de la nuit la plus ſombre,
Ont ſu diſſiper l'ombre
Dont les obſcurciſſoit le ſort injurieux.

Auguſte, qui s'entretenoit ſouvent avec *Virgile*, lui demanda un jour ce qu'il penſoit de la manière de bien gouverner; le Poëte lui répondit qu'il falloit, 1° *mettre le timon du vaiſſeau entre les mains d'un Pilote habile*: 2° *préférer les gens de bien aux méchans*: 3° *récompenſer le vrai mérite*: 4° *ne faire jamais d'injuſtice à perſonne*. L'illuſtre Archevêque de Cambrai eût-il donné de plus ſages conſeils ſur l'art de régner?

Virgile, après avoir célébré les travaux de l'agriculture, & ſemé des fleurs immortelles ſur ces matières ingrates, ſentit de nouveau ſon génie s'échauffer aux bontés d'*Auguſte*. Il emboucha la trompette héroïque, abandonna *Héſiode*, qu'il avoit effacé dans les Géorgiques, pour ſuivre un rival plus dangereux, & marcher ſur les traces d'*Homère*.

Après l'*Illiade* & l'*Odyſſée*, l'*Enéide* eſt, ſans contredit, le plus beau Poëme épique qui ſoit ſorti de la main des hommes. Tout y eſt grand, noble & maieſtueux; tout y eſt proportionné au ſujet qui eſt l'établiſſement de l'Empire Romain, au héros qui eſt *Enée* & à la gloire d'*Auguſte* & des Romains. Le deſſein du Poëte eſt magni-

fique. Il chante, les commencemens d'un Peuple, qui, glorieux par la conquête du monde, l'eſt encore par la nobleſſe de ſon origine. Il va chercher dans les temps les plus reculés, & juſques dans le ſang des Dieux, les fondateurs de Rome & les auteurs d'une maiſon qui devoit donner des maîtres à l'univers.

Ce Poëme fut entrepris à l'âge de 42 ans, âge où le génie eſt dans toute ſa force; & de crainte que *Virgile* ne fût gêné par le beſoin, ou ne manquât de ſecours, ſon généreux protecteur lui donna une maiſon ſituée dans un des plus beaux quartiers de Rome, & une bibliothèque choiſie, où tous les Savans venoient puiſer des lumières. Il avoit ſouvent à la bouche

ce mot d'*Euripide : Tout doit être commun entre amis*. Douze années furent employées à ce riche & précieux Ouvrage. Ce grand Poëte luttoit ſans ceſſe avec le Chantre ſublime d'*Achille* & d'*Hector*. Il limoit & retouchoit ce qu'il compoſoit avec une extrême ſévérité.

Tandis que *Virgile* faiſoit ſes premiers pas vers l'immortalité, *Auguſte* terminoit ſes exploits contre les Calabres. Il revint à Rome, preſſa vivement le Poëte de lui lire quelques Livres de l'*Enéide*. Il obéit en tremblant à ſes ordres, & lut le IVe & le VIe en préſence d'*Octavie*, ſœur de l'Empereur. Elle venoit de perdre ſon fils, Prince d'un mérite infini, & qu'*Auguſte* avoit adopté pour ſon ſucceſ-

ſeur à l'Empire. *Virgile* plaça très-adroitement ſon éloge dans le VIe Livre.

Il eſt tourné d'une manière ſi admirable, que nous ne pouvons réſiſter au plaiſir de le tranſcrire ici.

« Enée ayant alors apperçu près de ce Romain un jeune homme d'une aimable figure, couvert d'armes éclatantes, mais triſte & abattu, interrompit Anchiſe. Quel eſt celui qui l'accompagné, demanda-t-il? eſt-ce ſon fils? eſt-ce quelqu'un de notre illuſtre race? Quelle foule s'empreſſe autour de lui! Qu'il reſſemble au héros qui eſt à ſes côtés! Cependant une triſte nuit l'environne de ſes ombres. O mon fils, répondit Anchiſe le larmes aux yeux, ne m'interrogez point ſur l'éternel objet des pleurs de vos deſcendans. Les deſtins ne feront que le montrer à la terre, & le lui enlèveront auſſi-tôt. O Dieux! ſi Rome eût pu jouir du préſent que vous lui

aviez fait, elle vous auroit paru trop puiſſante ! De combien de gémiſſemens & de cris ſa mort fera retentir le champs de Mars ! Dieu du Tibre, quelle pompe funèbre tu verras ſur tes bords, lorſqu'on lui élèvera un tombeau que tu baigneras de tes ondes ! Jamais aucun rejeton de la Nation Troyenne ne donnera tant d'eſpérance à ſes aïeux. Jamais Rome ne ſe glorifiera d'un citoyen ſi accompli. Que de religion ! que de probité ! que de valeur ! Aucun ennemi ne ſe ſeroit offert impunément à ſes yeux, ſoit qu'il eût combattu à pied, ſoit que, monté ſur un ſuperbe courſier, il eût entrepris de rompre un eſcadron. Jeune Romain, dont le ſort eſt à plaindre, ſi tu peux te dérober aux rigueurs du deſtin, tu ſeras un Marcellus. Que n'ai-je des lis & toutes ſortes de fleurs pour en couvrir ſon tombeau ! que ne puis-je au moins rendre ces vains honneurs à ſa cendre ! »

Octavie fut ſi touchée de l'endroit

qui concernoit ſon fils, & ſur-tout de ce demi-vers,

Tu Marcellus eris.

« Tu ſeras un Marcellus. »

qu'elle s'évanouit. *Auguſte* & tous ceux qui étoient préſens fondirent en larmes. *Octavie* fit donner à *Virgile* autant de talens que cet éloge contenoit de vers, ce qui ſe montoit à trente-deux mille cinq cens livres.

Nous regardons l'*Enéide* comme un Poëme accompli. *Virgile* en penſoit bien différemment; il avoit réſolu de le corriger; & il en étoit ſi peu ſatisfait, qu'il ordonna, avant de mourir, qu'on le jetât au feu, comme indigne de voir le jour. Rare exemple de modeſtie bien propre à éclairer les Poëtes

qui croient enfanter des merveilles au bout de quelques mois !

Auguſte heureuſement s'oppoſa en Souverain aux dernières volontés de *Virgile*. Il remit l'Enéide à *Tucca* & à *Varius*, défendit d'ajouter, & ne permit que de retrancher. Ainſi, c'eſt à ce Prince que nous ſommes redevables du plus illuſtre monument que l'on ait élevé aux Muſes & à la gloire de Rome.

Gallus, l'ami de *Virgile*, adreſſa ces vers au Prince, lorſque ce grand Poëte mourut.

« *Céſar*, nos beaux jours ſont changés en des jours de triſteſſe. Je pleure *Virgile* : la mort nous l'a ravi.... Qui le croiroit ? *Virgile* a condamné aux flammes ces beaux vers, par qui Enée eſt immortel. *Céſar* ne le ſouf-

frira pas; Rome te prie, & l'univers joint ſes prières à celles de Rome. Eſt-ce aux flammes à dévorer les noms de tant de Héros? Ce ſeroit pour toi un nouvel incendie, & celui-là ſeroit le plus funeſte. Ordonne que les faſtes de Rome & ta propre hiſtoire puiſſent être lus; qu'*Enée*, dans toi, trouve un panégyriſte plus illuſtre encore. Ordonne: un mot de *Céſar* peut plus que le deſtin! »

Virgile ne vécut que 52 ans. Il étoit allé en Grèce pour jouir de quelque tranquillité, & mettre la dernière main à ſon Ouvrage. Il déſiroit apparemment examiner les lieux qu'il décrit dans ſon Enéide, & conſulter quelques monumens. *Auguſte* le trouva à Athènes, & l'engagea de revenir à Rome avec lui. Il étoit malade lorſqu'il s'embarqua. Le mal empira pendant le voyage, & le força à reſter à Brindes,

où il finit sa carrière. Il ordonna que son corps fût transporté à Naples, où il avoit passé les momens les plus agréables de sa vie. Il sortit de la vie avec la même tranquillité qu'il y étoit entré, & fit lui-même son épitaphe, sans ostentation ni orgueil, en deux vers, qui renferment le lieu de sa naissance, de sa mort, de sa sépulture, & le dénombrement de ses Ouvrages.

« J'ai chanté les Bergers, les Laboureurs & les Héros : Mantoue me donna la vie, Brindes la mort, Naples la sépulture.

Il est le seul de tous les Poëtes Epiques, comme le remarque M. de *Voltaire*, qui ait joui de sa réputation pendant sa vie. Les suffrages de l'amitié d'*Auguste*, de *Mécène*, de *Tucca*, de

de *Pollion*, d'*Horace*, de *Gallus*, ne ſervirent pas peu, ſans doute, à diriger les jugemens de ſes comtemporains, qui peut-être, ſans cela, ne lui auroient pas rendu ſitôt juſtice. Quoi qu'il en ſoit, telle étoit la vénération qu'on avoit pour lui à Rome, qu'un jour comme il vint à paroître au Théâtre, après qu'on y eut récité quelques-uns de ſes vers, tout le peuple ſe leva avec des acclamations : honneur qu'on ne rendoit alors qu'à l'Empereur. Il étoit né d'un caractère doux, modeſte, & même timide. Il ſe déroboit très-ſouvent, en rougiſſant, à la multitude qui accouroit pour le voir. Il étoit embarraſſé de ſa gloire ; ſes mœurs étoient ſimples, il négligeoit ſa perſonne & ſes habillemens : mais cette negligence

étoit aimable. Il faiſoit les délices de ſes amis par cette ſimplicité, qui s'accorde ſi bien avec le génie, & qui ſemble être donnée aux véritablement grands hommes pour adoucir l'envie.

Virgile étoit d'une candeur & d'une modeſtie qui lui attiroient l'eſtime de tous les honnêtes gens. Loin d'être jaloux des plus grands hommes de ſon ſiècle, leurs ſuccès le flattoient autant que les ſiens propres. Il embraſſoit avec chaleur l'occaſion de leur rendre ſervice. Il aimoit, il admiroit même ſes rivaux; lorſqu'ils étoient honnêtes & vertueux.

Je prends part à leur gloire, à leurs maux, à leurs biens;
Les arts nous ont unis, leurs beaux jours ſont les miens!
C'eſt ainſi que la terre avec plaiſir raſſemble

Ces chênes, ces ſapins qui s'élèvent enſemble ;
Un ſuc toujours égal eſt préparé pour eux :
Leur pied touche aux enfers, leur cime eſt dans les cieux ;
Leur tronc inébranlable & leur pompeuſe tête,
Réſiſte, en ſe touchant, au coups de la tempête.
Ils vivent l'un par l'autre, ils triomphent du temps !
Tandis que ſous leur ombre on voit de vils ſerpens
Se livrer, en ſiffiant, des guerres inteſtines,
Et de leur ſang impur arroſer leurs racines.

Cependant ni la vie retirée de *Virgile*, ni l'innocence & la douceur de ſes mœurs, ne purent le garantir de l'envie même & de la calomnie. Avec des talens auſſi ſublimes peut-on ſe flatter d'y échapper ?

Sitôt que d'Apollon un génie inſpiré
Trouve loin du vulgaire un chemin ignoré,

En cent lieux, contre lui, les cabales s'amaſſent,
Ses rivaux obſcurcis autour de lui croaſſent;
Et ſon trop de lumière importunant les yeux,
De ſes propres amis lui fait des envieux.

Virgile cependant n'eut que deux ennemis, hommes ignobles & ſans génie, ames viles du Parnaſſe, qu'il ne tenoit qu'à lui de rendre à jamais odieux.

Quand ſes Bucoliques parurent, un Auteur inconnu fit contre lui deux Pièces inſipides qu'il intitula les *Anti-Bucoliques:* c'étoit une miſerable Parodie. Il en reſte encore quelques vers qui ne méritent pas d'être rapportés.

Un certain *Cornificius*, l'opprobre des Lettres, tâcha de flétrir la gloire de *Virgile*. Elle étoit un ſupplice pour

lui. Il fit courir des lambeaux de Pièces obſcènes qu'il mit ſous le nom reſpectable du Chantre d'*Enée*. Il décria ſes Poéſies. Le ſage *Virgile* ſe contentoit de dire : « Je ne ſais pourquoi *Cornificius* déchire ma réputation, je ne l'ai » jamais offenſé; au contraire, je l'aime » beaucoup ; mais j'ai la vengeance en » main, car je m'étudierai à devenir » plus habile, & il crevera d'envie. »

Le Poëte *Silius Italicus* avoit des ſentimens bien oppoſés à ceux de ces imbécilles contempteurs. Plein de vénération pour *Virgile*, il célébroit religieuſement le jour de ſa naiſſance : tous les ans il faiſoit un voyage à Naples, pour invoquer ſes mânes ſacrés, & couvrir de fleurs ſon tombeau qu'il viſitoit comme un Temple. Il avoit

ſouvent imité l'*Enéide*, & devoit une partie de ſa réputation à l'étude conſtante qu'il avoit faite de ce beau modèle.

Il y avoit à Rome des Poëtes impudens qui profitoient de la modeſtie de *Virgile*, & de la ſimplicité de ſon caractère, pour lui voler ſes vers. On raconte à ce ſujet un trait aſſez ſingulier. Ce Poëte avoit fait deux vers à l'honneur d'*Auguſte*, ſur la félicité & la gloire de ſon règne. Il les fit afficher aux portes du Palais, ſans marquer qui les avoit faits, peut-être parce qu'il ne les jugeoit pas aſſez bons pour s'en déclarer l'Auteur. Voici ce diſtique, qu'on peut rendre ainſi :

Il pleut toute la nuit ; les ſpectacles, les jeux

Renaiſſent quand Phébus quitte le ſein de l'onde.

Jupiter & *Céſar* entr'eux
Partagent l'empire du monde.

Auguſte, flatté par ces vers, chercha long-temps en vain qui pouvoit les avoir faits. Dans cette incertitude, un mauvais Poëte nommé *Bathyle*, eut la hardieſſe de s'en déclarer l'Auteur, & en fut récompenſé. Que fit *Virgile?* Pour punir ce Charlatan maladroit, il fit afficher ces mots répétés quatre fois, *Sic vos non vobis*..... au même endroit où il avoit mis les vers qu'on lui avoit dérobés, les propoſant comme des vers à remplir. L'Empereur ſouhaita de les voir achevés; il n'y eut que *Virgile* qui put

en remplir la mesure & le sens. Il les rétablit de la sorte.

Hos ergo versiculos feci, tullit alter honores;
Sic vos non vobis *nidificatis aves*,
Sic vos non vobis *vellera fertis oves*,
Sic vos non vobis *mellificatis apes*,
Sic vos non vobis *fertis aratra boves.*

C'est moi qui fis ces vers, un autre en a la gloire.
Ainsi, petits oiseaux, vous bâtissez vos nids,
Et d'autres, à vos yeux, enlèvent vos petits.
Ainsi, diligentes abeilles,
D'autres mangent le miel, ce doux fruit de vos veilles.
Ainsi, foibles troupeaux, innocentes brebis,
D'autres de vos toisons font filer leurs habits.
Ainsi, laborieux taureaux,
D'autres mangent le bled qu'ont produit vos travaux.

Le Plagiaire fut couvert de confu-

ſion. M. *de Voltaire*, dans ſon Roman ingenieux de *Zadig* (Chapitre de l'Envieux) a tiré parti de ce trait de *Bathyle*.

Virgile fut comblé de biens par *Auguſte*. Cependant jamais Poëte ne courut ſi peu après les honneurs & la fortune. Ses travaux continuels, ſon eſprit exempt de folles paſſions, & ſon amour pour la ſimplicité, l'éloignoient de toutes dépenſes exceſſives; auſſi laiſſa-t-il en mourant 500000 écus de notre monnoie: ce qui paroît incroyable. L'homme de génie eſt rarement tourmenté par l'avarice & par la ſoif des richeſſes : il eſt perſuadé, comme *Juvénal*, qu'il eſt preſqu'impoſſible de conſerver ſon bon ſens dans une haute fortune.

Le laurier des arts ſe flétrit
Dans le jardin des Heſpérides.
Se borner eſt le vrai tréſor
De celui que la gloire appelle.
A la courſe Atalante excelle ;
Pour ramaſſer des pommes d'or,
Elle ralentit ſon eſſor,
Et le prix eſt perdu pour elle.

Nous ne devons pas omettre un trait frappant de la vie de *Virgile*, qui, s'il eſt vrai, lui fait le plus grand honneur, & mérite d'être plus connu. On dit que ce Poëte fut admis dans le Conſeil ſecret du Prince. *Auguſte*, ou dégoûté de la ſuprême puiſſance, ou effrayé du ſort de *Céſar*, peut-être même pour gagner l'affection du Peuple, en rétabliſſant la République, conſulta ſes amis ſur cette importante

matière. *Agrippa*, très-honnête homme, mais mauvais politique, & naturellement timide, lui conſeilla de ſuivre l'exemple de *Sylla*. *Mécénas*, qui connoiſſoit mieux l'ame de ſon maître, lui fit un beau diſcours pour lui perſuader le contraire. *Auguſte* voyant ſes confidens partagés dans leurs opinions, réſolut de conſulter *Virgile*.

On croit entendre *Auguſte* lui dire comme dans *Corneille*.

Ne conſidérez point cette grandeur ſuprême,
Odieuſe aux Romains, & peſante à moi-même;
Traitez moi comme ami, non comme ſouverain.
Rome, Auguſte, l'Etat, tout eſt dans votre main.
Vous mettrez & l'Europe, & l'Aſie & l'Afrique
Sous les loix d'un Monarque ou d'une République:

Votre avis eſt ma règle, & par ce ſeul moyen,
Je veux être Empereur ou ſimple Citoyen.

Un Poëte, dit *Dryden*, eut donc l'honneur de décider entre le gendre & le favori d'*Auguſte*, ſur la queſtion la plus importante qui eût jamais été agitée. Voici de quelle manière il s'expliqua.

« Le changement d'un gouverne-
» ment républicain en monarchie deſ-
» potique, eſt ordinairement accom-
» pagné d'une infinité de malheurs. La
» haine du peuple & l'injuſtice font
» naître des jalouſies & des craintes
» perpétuelles; mais ſi le peuple trouve
» un homme juſte en qui il puiſſe mettre
» ſa confiance, il ſera avantageux à
» chaque particulier, & à tous en gé-
» néral, qu'un tel homme ſoit le Sou-

» verain. Si vous voulez donc con-
» tinuer d'être juſte & magnanime,
» comme vous l'avez été juſqu'à pré-
» ſent, votre puiſſance ſera ſans dan-
» ger pour vous, & utile à tous les
» autres ».

Tel eſt, en peu de mots, ce que nous ſavons de plus eſſentiel ſur *Virgile*, ce Poëte de la nature & de la raiſon, qui inſtruit la poſtérité par la ſageſſe de ſes mœurs & par la beauté de ſes écrits. Il nous auroit été facile de raſſembler une infinité de paſſages anciens & modernes ſur ce grand homme; mais ce travail ennuyeux & ſuperflu peut-il contribuer à ſa gloire?

I.

Des Eglogues de Virgile.

Il ſavoit aux diſcours de la ruſticité,
Donner de l'élégance & de la dignité. (BOIL.)

Virgile eſt le ſeul Poëte Latin qui ait excellé en ce genre. Les Muſes champêtres, ſelon *Horace*, l'ont doué d'une douceur légèrement aſſaiſonnée.

Molle atque facetum.

Imitateur fidèle de *Théocrite*, il s'écarte rarement de la belle ſimplicité qui fait le charme du Poëte Grec. Il a quelquefois ſa douceur, ſon feu, ſa mélodie, ſes images. Ses peintures paroiſſent toujours deſſinées d'après nature. Il nous touche, nous attache par

les graces naïves & l'aimable ſincérité de ſes bergers.

Les peintures de la vie paſtorale, les images champêtres ne nous flattent plus. Nous penſons au lieu de ſentir; nous analyſons, au lieu de peindre: une froide & ſubtile métaphyſique s'eſt unie à la plaintive Elégie, à l'Eglogue naïve. Ce genre de poéſie, chéri des Anciens, & ſi propre à épurer nos mœurs, à nous faire goûter les plaiſirs innocens & la ſimplicité des premiers âges; ce genre aimable nous paroît fade & ennuyeux, parce que l'eſprit l'a gâté par ſes ornemens.

La bergère outrant ſa parure,
N'a plus que de faux agrémens;
Le berger quittant la nature,
N'a plus que de faux ſentimens;

Et ce qu'on appelle l'Eglogue,
N'eſt ſouvent qu'un froid dialogue,
D'Acteurs dérobés aux Romans.

Qu'y a-t-il de plus éloigné de la ſimplicité de *Virgile*, que la plupart de nos Eglogues ? Ce ſont de fauſſes fleurs, des penſées recherchées & brillantes qui éblouiſſent un inſtant, mais qu'on apprécie bien vîte, quand on les conſidère de près. L'envie de briller fait qu'on s'éloigne de jour en jour des vers ſimples & naturels de *Théocrite*, de *Bion*, de *Moſchus*, de *Racan*, de *Segrais*, de Madame *Deshoulières*, de *La Fontaine*, &c. Une jolie pièce de vers dans laquelle on analyſe ingénieuſement les myſtères du cœur, ne vaut pas deux vers de *Virgile* : les idées, les diſcours de ſes bergers ſe reſ-

ſentent de l'ingénuité de leurs mœurs. Ce Poëte divin offre par-tout la nature, mais la nature dans ſa fleur : il ne répand qu'images & ſentimens.

La nature ſur chaque image
Doit guider les traits du pinceau ;
Tout y doit peindre un payſage,
Des jeux, des fêtes ſous l'ormeau ;
L'œil eſt choqué, s'il voit reluire
Les palais, l'or & le porphyre,
Où l'on ne doit voir qu'un hameau.

Segrais, qu'il eſt impoſſible de lire lorſqu'il traduit l'*Enéide*, eſt dans le genre paſtoral un de nos meilleurs modèles. Les Anciens ſemblent accorder ſes pipeaux ruſtiques & ſa flûte champêtre. Ses penſées ſont naturelles, ſon ſtyle pur & fleuri, ſa verſification douce & harmonieuſe. Ses bergers ſont

tendres, & non métaphyſiciens : on en peut juger par ce morceau plein de ſentiment qu'il a imité d'*Horace*.

Aminthe, tu me fuis, & tu me fuis, volage,
Comme le faon, peureux de la biche ſauvage,
Qui va cherchant ſa mère aux rochers écartés ;
Il craint du doux zéphyr les buiſſons agités ;
Le moindre bruit l'étonne. Il a peur de ſon ombre ;
Il a peur de lui même & de la forêt ſombre.
Arrête, fugitive ! Eh quoi !.... ſuis-je à tes yeux
Un tigre dévorant, un lion furieux ?
Ce que tu crains en moi n'eſt rien qu'une étincelle
Du beau feu qui t'anime, & qui te rend ſi belle, &c.

Tout le monde ſait par cœur le morceau qui commence par ces mots :

Heureux qui vit en paix du lait de ſes brebis, &c.

Voulez-vous dans notre Langue un exemple du ſentiment le plus pur ? Ecoutez le même Poëte.

Timarète s'en eſt allée,
L'ingrate, mépriſant mes ſoupirs & mes pleurs.
Laiſſe mon ame déſolée
A la merci de ſes douleurs.
Je n'eſpérai jamais qu'un jour elle eût envie
De finir de mes maux le déplorable cours ;
Mais je l'aimois plus que ma vie,
Et je la voyois tous les jours.

Ce morceau n'a-t-il pas plus de vérité & de naturel que le diſcours de ce Métaphyſicien habillé en berger ?

Il ne connoît nul art en aimant que d'aimer,
Son cœur ne fut jamais trop prompt à s'enflammer.
Il aime, mais forcé par les yeux d'une belle,
Et ſon amour devient un éloge pour elle.

Le bonheur d'être aimé n'eſt pour lui qu'un bonheur ;
Il en ſent le plaiſir, & renonce à l'honneur :
Il n'en prend point le droit d'augmenter ſon audace, &c.

(FONTENELLE.)

On a très-bien obſervé que le véritable caractère de l'Eglogue eſt la ſimplicité, la pudeur & la modeſtie.

L'art ne forme point ſa parure ;
C'eſt à la ſincère nature
Qu'elle doit tout ſon appareil.

Ses figures ſont douces, ſes paſſions tendres, ſes mouvemens tranquilles ; en un mot, le vrai caractère de l'Eglogue ſe puiſe dans *Théocrite* & *Virgile*. En étudiant ces deux grands modèles, on évitera également le raffinement & la ruſticité. Si l'on veut avoir une idée

de la douceur, de la naïveté, de la délicateſſe du Poëte de Syracuſe, on peut jeter les yeux ſur le IIe Volume *des Poëtes Grecs*, art. *Théocrite.*

Cueillons maintenant quelques fleurs dans les poéſies paſtorales de *Virgile.*

II.

On voudroit être avec ce bon vieillard que *Virgile* nous dépeint dans ſa première Eglogue. La ſimplicité de ſes mœurs nous touche; on voudroit goûter avec lui une vie douce & tranquille.

Fortunate ſenex, hîc inter flumina nota,
Et fontes ſacros, frigus captabis opa-
cum, &c.

« Heureux vieillard, à l'ombre de ces arbres, vous jouirez de la fraîcheur de ces fontaines

ſacrées & de ces ruiſſeaux auxquels nos yeux ſont accoûtumés. Ici, le doux bruit des abeilles qui viennent ſucer la fleur de cette haie de ſaules, qui bordent notre héritage, vous invitera ſouvent au ſommeil. Là, vous entendrez le Bucheron, qui émonde les arbres ſur cette haute montagne, faire retentir les airs de ſes chanſons; cependant vos chers ramiers ne ceſſeront de roucouler: ici, la tourterelle de gémir ſur ces grands ormes ».

Ce berger ne raiſonne point, il eſt ému. Malheur à ceux qui ne ſentent point les charmes de ce ſtyle & la beauté de ces images champêtres.

III.

L'Eglogue *Formoſum Paſtor Corydon*, &c. eſt dans le goût de *Théocrite*. Elle reſpire le ſentiment & la paſſion.

Ce beau morceau a été imité librement & avec graces par M. de *Sivry*.

Pourquoi, cruelle Eglé, fuyez-vous les forêts?
Les Dieux ont habité ſous leurs ombrages frais :
Long-temps le beau Pâris a chéri ſes aſyles.
Laiſſez Pallas ſe plaire au tumulte des villes ;
Aimez, ainſi que nous, & brûlez une fois :
Vous ne vous plairez plus qu'au ſilence des bois.
Le lion eſt ſuivi du chaſſeur intrépide,
Lui-même il ſuit le loup, le loup l'agneau timide ;
L'agneau ſuit en tous lieux celui qui le conduit,
Et moi les pas d'Eglé, qui ſans ceſſe me fuit ;
Mars brûle pour Vénus, Narciſſe pour lui-même ;
Chacun ſuit ſon attrait : c'eſt vous, Eglé, que j'aime.
Voyez ces bœufs tardifs au hameau de retour,
Et l'ombre s'agrandir de la chûte du jour.
Je brûle cependant d'un feu qui croît ſans ceſſe,

Ah ! malheureux ! oublie une folle tendreſſe :
Ah ! Silvandre, Silvandre ! appelle ta raiſon...
Mais que peut-elle, hélas ! contre un ſi noir poiſon ?

Pourquoi me fuyez-vous ? j'ai de nombreux troupeaux
Dans les champs qu'Aréthuſe enrichit de ſes eaux ;
En lait délicieux mes brebis ſont fécondes,
Lors même que l'hiver glace l'air & les ondes ;
D'Amphion dans mes chants je ranime les airs,
J'obtiens ſouvent le prix des champêtres concerts ;
Et ſi ce ruiſſeau pur qui coule en ce bocage,
N'abuſe point mes yeux d'une flatteuſe image,
Si la mer nous peint bien dans le miroir des eaux,
Quand l'haleine des vents n'ébranle point les flots,
Souvent j'ai conſulté ce cryſtal immobile,
Mon air ne cède en rien aux graces de Myrtile.

IV.

IV.

Virgile s'élève quelquefois au-deſſus de la ſimplicité paſtorale. Le ſujet, par exemple, de la IVe Eglogue, eſt grand & magnifique. Ce ne ſont plus des bergers qui s'entretiennent de leurs amours; ce ne ſont plus des combats champêtres; il n'eſt plus queſtion de brebis, de pâturages, de vergers, d'humbles bruyères, & de la ſimple peinture de la vie ruſtique : le Poëte parle lui-même dans cette Eglogue héroïque, où l'on trouve toute l'élévation & toute la pompe de l'Ode. *Virgile* y bénit le règne fortuné d'*Auguſte* : la naiſſance d'un enfant va ramener la félicité publique : le ſiècle de fer expire, & à cet âge ſuccède un nouvel

âge d'or, où régneront l'abondance & la paix.

Le ton myſtérieux & prophétique de cette Pièce a donné lieu à une infinité de conjectures haſardées. On a prétendu que deux Païens s'étoient convertis à notre Religion après une lecture réfléchie de cette Eglogue, perſuadés que le Poëte avoit prédit la naiſſance de J. C.

Rouſſeau a puiſé dans cette Eglogue une partie des beautés de ſon Ode ſur la naiſſance du Duc de Bretagne.

Les temps prédits par la Sibylle
A leurs termes ſont parvenus;
Nous touchons au règne tranquille
Du vieux *Saturne* & de *Janus* :
Voici la ſaiſon déſirée,
Où *Thémis* & ſa ſœur *Aſtrée*,

Rétabliſſant leurs ſaints autels,
Vont ramener ces jours inſignes,
Où nos vertus nous rendoient dignes
Du commerce des immortels.

Quel Dieu propice nous ramène, &c.

V.

L'Eglogue VIII eſt imitée de la IIe & IIIe Idyle de *Théocrite*. Un berger raconte ainſi la naiſſance de ſon amour.

Tu n'étois qu'un enfant, & tu ſuivois ta mère,
Quand je te fis entrer au verger de mon père;
Moi, je pouvois alors compter douze ans entiers,
Et déja j'atteignois aux branches des pommiers.
C'eſt là que je te vis, ah! trop funeſte vue!
J'y puiſai dans tes yeux le poiſon qui me tue.

Le dernier vers,

Ut vidi, ut perii! &c.

a été rendu ſupérieurement par *Racine*. *Phèdre* dit à *Œnone*, en parlant d'*Hippolyte*.

Athènes me montra mon ſuperbe ennemi :
Je le vis, je rougis, je pâlis à ſa vue.
Un trouble s'éleva dans mon ame éperdue :
Mes yeux ne voyoient plus, je ne pouvois
parler, &c.

Voici un fragment de la *Pharmaceutrée* de *Théocrite*, qui peint auſſi une paſſion naiſſante.

Imitation de la Pharmaceutrée de Théocrite.

FRAGMENT.

Reine des nuits, dis quel fut mon amour,
Comme en mon ſein les friſſons & la flâme
Se ſuccédoient, me perdoient tour-à-tour,
Quels doux tranſports égarèrent mon ame,

Comment mes yeux cherchoient en vain le jour,
Comme j'aimois, & ſans ſonger à plaire!
Je ne pouvois ni parler ni me taire....
Reine des nuits, dis quel fut mon amour!
Mon amant vint: ô momens délectables!
Il prit mes mains; tu le ſais, tu le vis:
Tu fus témoin de ſes ſermens coupables,
De ſes baiſers, de ceux que je rendis,
Des voluptés dont je fus enivrée.
Momens charmans, paſſez-vous ſans retour?
Daphnis trahit la foi qu'il ma jurée:
Reine des Dieux, dis quel fut mon amour!

(M. DE VOLTAIRE.)

VI.

Voulez-vous connoître quelle eſt l'expreſſion ſimple d'un cœur paſſionné? Liſez ce paſſage.

« Venez dans ce ſéjour charmant, ô ma

chère *Galatée* ! Vous y verrez régner un printemps éternel ; les rivages de ce fleuve ſont émaillés de mille fleurs. Voyez comme ce beau peuplier étend ſes rameaux pour couvrir cette grotte obſcure d'un ombrage épais, & comme cette vigne qui s'élève lentement, forme tout autour mille agréables feſtons ».

Rouſſeau a rendu toutes les beautés de l'original dans une Eglogue digne de *Virgile*.

Revenez, revenez, aimable *Galatée*.
Déja d'un vert naiſſant les arbres ſont parés :
Les fleurs de leur émail enrichiſſent nos prés.
Qui peut vous retenir loin de ces doux rivages ?
Avez-vous oublié nos jardins, nos bocages ?
Ah ! ne mépriſez point leurs champêtres attraits :
Revenez. Les Dieux même ont aimé les forêts.

VII.

Le plus grand effort de l'art du Poëte, eſt de s'oublier pour montrer la chofe qu'il imite. C'eſt où *Virgile*, excelle.

Ruiſſeaux dont mille fleurs honorent les rivages,
Gazons, dont la fraîcheur nous invite au ſommeil :
Arbres, à mes troupeaux prêtez vos doux ombrages, *&c.*

Viens, belle Lycoris, le cryſtal des fontaines
Arroſe ici les bois, & brille dans les plaines.
Que ces lieux enchantés n'ont-ils pu te charmer ?
Juſqu'au dernier ſoupir je t'y voudrois aimer, *&c.*

Quelle délicateſſe de ſentiment dans les vers ſuivans !

En mille & mille lieux de ces rives champêtres,
J'ai gravé ſon beau nom ſur l'écorce des hêtres;
Sans qu'on s'en apperçoive, il croîtra chaque jour:
Hélas! ſans qu'elle y ſonge, ainſi croît mon amour.

On ſe rappelle ces beaux vers de *Chaulieu*.

Sous ce tilleul, au frais, je viens me repoſer.
Cet arbre porte encor le tendre caractère
Des vers que j'y gravai pour l'aimable Bergère.
Arbre, croiſſez, diſois-je, où nos chiffres tracés
Conſacrent à l'amour nos noms entrelacés;
Faites croître avec vous nos ardeurs mutuelles,
Et que de ſi tendres amours,
Que la rigueur du ſort défend d'être éternelles,
N'aient au moins de fin que la fin de nos jours.

VIII.

Des Géorgiques.

Les Ouvrages d'*Héſiode*, de *Nicandre*, d'*Aratus*, de *Théognis*, de *Manille*, de *Fracaſtor*, de *Ruccellaï*, & de tous les Poëtes didactiques anciens & modernes, ne peuvent être comparés à ce chef-d'œuvre de la Langue Latine, pour la pureté, l'élégance, la juſte propriété de la diction, l'harmonie convenable des nombres, l'art unique de rendre vivans les ſujets les moins animés, & de ſemer les fleurs de la plus riche poéſie, ſur ce qu'il y a de plus ſec & de plus aride. Il n'y a pas un ſeul vers qui ne ſoit admirable. Tout s'embellit ſous la plume de ce

Poëte immortel ; ſes épiſodes attachent l'eſprit, & remuent le cœur. La variété de ſes tableaux, les beautés de ſtyle, toujours nouvelles, toujours renaiſſantes, entretiennent l'admiration du Lecteur. La douceur, la grace, l'harmonie, les images les ſentimens, les préceptes, tout en eſt divin.

Comme les *Géorgiques* portent partout l'empreinte du génie, on eſt embarraſſé ſur le choix des morceaux qu'on veut préſenter. C'eſt un édifice magnifique & parfaitement régulier, ſitué ſi avantageuſement, qu'il paroît également beau, ſous quelqu'aſpect qu'on l'enviſage.

INVOCATION.

IX.

Vos ô clariſſima mundi
Lumina, labentem cœlo quæ ducitis annum, &c.

Aſtres brillans du monde, ô ſecourables Dieux,
Qui conduiſez l'année errante dans les cieux!
Bacchus, & vous, Cérès, ſi les moiſſons dorées,
Si les vignes d'Argos, de pourpre colorées,
Pour nous ont remplacé, par vos heureux bienfaits,
Et l'eau des froids torrens & le gland des forêts:
O vous, Faunes légers qu'adorent les campagnes

Vous, Nymphes, qui peuplez les bois & les
montagnes,
Accourez à ma voix : je chante vos préſens,
&c.

(M. DE MALFILATRE.)

X.

Occupations du Laboureur pendant l'hiver.

Frigoribus parto Agricolæ plerumque fruuntur,
&c.

(L. I.)

Ce n'eſt que dans l'hiver aux heures inutiles,
Qu'on voit les Laboureurs, ſous leur chaume
tranquilles,
Boire enſemble, & goûter *avecque* liberté
Les fruits délicieux que leur donne l'été ;
Et dans les longs repas, où la ſaiſon convie,
Oublier les chagrins de leur pénible vie.

C'eſt

C'eſt le temps cependant qu'ils ramaſſent le gland,
La verdoyante olive, ou le myrte ſanglant;
Qu'ils tendent des filets au ramier, à la grive,
Et lancent dans les bois la biche fugitive,
Quand les fleuves groſſis roulent ſous les glaçons,
Et que la neige épaiſſe enſevelit les monts.

(MARTIN.)

XI.

Homère, *Héſiode*, *Pindare*, &c. avoient peint avant *Virgile*, *Jupiter* foudroyant les Titans. Le Poëte Latin rend en trois vers ce trait de la Fable.

Trois fois ſur Pélion, tous ces monſtres horribles
Virent l'Oſſa hauſſé par leurs efforts pénibles;
Et ſur l'Oſſa l'Olympe entaſſé par trois fois,
Porta ces fiers Titans, & gémit ſous le poids.

Mais la foudre frappant & géans & monta-
gnes,
Trois fois les fit rouler dans les vaſtes campa-
gnes.

On ſe rappelle, en liſant ces images ſublimes, la belle Ode de *Malherbe* adreſſée à *Louis XIII.* Animé par la grande peinture de *Virgile*, il dit :

Telle en ce grand aſſaut, où des fils de la terre
La rage ambitieuſe à leur honte parut ;
Elle ſauva le ciel & rua le tonnerre
Dont Briare mourut.

Déja de tous côtés s'avançoient les appro-
ches :
Ici couroit Mymas, là Typhon ſe battoit ;
Et là ſuoit Euryte à détacher les roches
Qu'Encelade jetoit.

Ces coloſſes d'orgueil furent tous mis en pou-
dre,

Et tous couverts des monts qu'ils avoient détachés :
Phlègre, qui les reçut, prit encore la foudre
Dont ils furent touchés.

XII.

Epiſode ſur la mort de Céſar.

Le premier Livre eſt terminé par ce magnifique épiſode : les vers en ſont pompeux & pleins de force.

Solem quis dicere falſum
Audeat ? Ille etiam cœcos inſtare tumultus, &c.

Qui pourra d'impoſture accuſer le ſoleil ?
Souvent même il prédit le ſecret appareil
Des troubles, des combats, des crimes près d'éclore,
Et qu'une épaiſſe nuit à nos yeux couvre encore.

Quand *Ceſar* expira, le ſoleil dans ſon cours
N'éclaira qu'à regret le dernier de ſes jours;
Le ſoleil vit nos pleurs, le ſoleil plaignit Rome
Des malheurs qu'entraînoient la mort de ce grand homme.
Il partagea ſon deuil; cet aſtre étincelant
D'un voile enſanglanté couvrit ſon front brillant;
Et des hommes pervers la race criminelle
Craignit, à cet aſpect, une nuit éternelle.
Hélas! tout dans ces temps annonçoit nos revers,
Tout nous épouvantoit, & la terre & les mers;
Et des chiens menaçans les clameurs importunes,
Et l'oiſeau précurſeur des grandes infortunes.
Combien de fois, ô Dieux! dans ces jours de terreur,
Vîmes-nous de l'Ethna les Volcans en fureur
S'échapper à travers ſes fournaiſes briſées!
Des foudres ſouterrains, des roches embrâſées,

Des torrens de fumée, obſcurciſſant le jour,
Rouler en tourbillon dans les champs d'alentour !
Un bruit de chars, un choc d'inviſibles armées
Fit trembler du Germain les villes alarmées.
L'Apennin treſſaillit, & ſur ſes fondemens
Les Alpes à grand bruit s'agitèrent long-temps.
Des ſpectres infernaux, dans l'horreur des nuits ſombres,
Se traînoient. Au milieu du ſilence & des ombres,
On entendoit au loin retentir une voix
Lamentable, & des cris ſortir du fond des bois.
Des fleuves étonnés les ondes reculèrent ;
La terre s'entr'ouvrit, les animaux parlèrent ;
Et dans nos temples ſaints, ſéjour des immortels,
On vit les Dieux d'airain pleurer ſur leurs autels.
Le roi des fleuves même, affreux dans ſes ravages

Le ſuperbe Eridan, franchiſſant ſes rivages,
De ſon onde écumante, épandue à grands flots,
Entraînoit les Paſteurs, leurs toits & leurs troupeaux.
Dans le flanc des taureaux les miniſtres céleſtes
Ne voyoient chaque jour que des ſignes funeſtes.
De longs ruiſſeaux de ſang épouvantoient nos yeux;
Et des loups affamés les troupeaux furieux,
Quand la nuit couvroit l'air de ſes voiles paiſibles,
Effrayoient les cités de hurlemens horribles.
Jamais en un ciel pur, & dans des jours ſereins,
La foudre plus ſouvent n'étonna les humains;
Et jamais plus ſouvent les comètes cruelles
Ne lancèrent ſur nous les triſtes étincelles.

(M. DE MALFILATRE.)

Ce beau morceau a auſſi enflammé

la verve de l'Auteur d'*Hypermeneſtre*. Voici ſon imitation.

Soleil, non, ce n'eſt point par des préſages vains,
Qu'on t'a vu de leurs maux avertir les humains.
Ton front ſouvent annonce & les perfides trames,
Et les diviſions qui couvent dans les ames.
Dans ce jour de déſaſtre où Céſar eſt tombé,
Ton orbe ſans lumière, immobile & plombé,
Imitant par ſon deuil notre douleur mortelle,
Fit craindre à l'homme impie une nuit éternelle:
Tout nous ſervit d'augure, & la terre & les eaux,
Les chiens hurlant dans l'ombre, & les cris des corbeaux.
Combien de fois d'Ethna les fournaiſes briſées,
Vomirent par torrens les cendres embrâſées,

Et lançant les rochers de ces gouffres ardens,
D'une lave brûlante inondèrent nos champs:
Des bruits d'armes dans l'air vers le Rhin s'entendirent,
D'inconnus tremblemens les Alpes treſſaillirent;
En échos proſongés de lamentables voix
Vinrent ſouvent troubler le ſilence des bois;
Dans les ombres du ſoir des fantômes errèrent,
Prodige encore plus grand, les animaux parlèrent.
L'airain, le marbre pleure aux autels de nos Dieux;
La terre ouvre ſes flancs; les fleuves à nos yeux
S'arrêtent; l'Eridan, leur Monarque ſuperbe,
De ſes flots orageux entraîne comme l'herbe
Les pins déracinés, l'étable & les troupeaux.
Les viſcères flétris dans le ſanc des taureaux,
Frappent l'œil étonné du Prêtre qui chancelle;
Une ſource de ſang au fond des puits ruiſſelle;
Les loups, de nos remparts, pouſſent des hurlemens

Vers un ciel enflammé qui s'ouvre à tous mo-
mens;
L'éclair preſſe l'éclair, & la comète ardente
Traîne au loin dans les airs ſa queue étince-
lante.
Aux champs de Macédoine, ainſi l'on vit aux
mains
Une ſeconde fois Romains contre Romains.
Dieux! vous l'avez ſouffert que deux fois ma
Patrie
Engraiſſât de ſon ſang les plaines d'Emathie!
Loin de ces temps d'orage, un jour nos deſ-
cendans,
Ouvrant avec le ſoc ces déplorables champs,
Heurteront les débris des armures immenſes,
Et les caſques rouillés & les tronçons de lances,
Et des grands oſſemens qui ſurprendront leurs
yeux,
Ils ſemeront ces champs, tombeaux de leurs
aïeux.

(M. LEMIERRE.)

XIII.

Virgile anime & paſſionne tout. Les arbres même nous touchent.

Exiit ad cœlum ramis felicibus arbor;
Miraturque novas frondes, & non ſua
poma, &c.
(Géorg. L. XI.)

Bientôt ce tronc s'élève en arbre vigoureux ;
Et ſe couvrant des fruits d'une race étrangère
Admire ces enfans dont il n'eſt pas le père.

C'eſt ainſi que *Rouſſeau* ſait nous intéreſſer pour un jeune arbriſſeau qui ſe preſſe trop de fleurir.

Jeune & tendre arbriſſeau, l'eſpoir de mon verger,
Fertile nourriſſon de Vertumne & de Flore ;
Des faveurs de l'hiver redoutez le danger,

Et retenez vos fleurs qui s'empreſſent d'éclore,
Séduite par l'éclat d'un beau jour paſſager.

XIV.

Philomèle attendrit ſur ſes malheurs. Il n'y a perſonne qui n'ait lu cent fois cette belle comparaiſon.

Qualis populeâ mœrens Philomela ſub umbra, &c.

Telle à l'écart, près de ſon nid perchée,
Une colombe au fond d'un bois cachée,
Demande, appelle & rappelle toujours
Ses chers petits, doux fruits de ſes amours;
Qu'un dur paſteur a de ſa main groſſière,
Tremblans & nus, arraché ſous leur mère.
Sur un rameau, là, ſeule en ſa douleur,
La nuit l'entend lamenter ſon malheur:
L'ombre s'enfuit, tout s'éveille, & l'aurore
Sur ſon rameau l'entend gémir encore.

XV.

Description du Printemps.

Ver adeo frondi nemorum, ver utile sylvis, &c.

Le Printemps rend aux bois des ornemens nouveaux:
Alors la terre ouvrant ses entrailles profondes,
Demande de ses fruits les semences fécondes.
Le Dieu de l'air descend dans son sein amoureux,
Lui verse ses trésors, lui darde tous ses feux,
Remplit ce vaste corps de son ame puissante;
Le monde se ranime, & la nature enfante.
L'amour, dans les forêts, réveille les oiseaux;
L'amour dans les vallons fait bondir les troupeaux.
Echauffés par Zéphyr, humectés par l'Aurore,
On voit germer les fruits, on voit les fleurs éclore;
La terre est plus riante & le ciel plus vermeil;

Le gazon ne craint point les ardeurs du ſoleil ;
Et la vigne, des vents oſant braver l'outrage,
Laiſſe échapper ſes fleurs & ſortir ſon feuillage.
Sans doute le printemps vit naître l'univers ;
Il vit le jeune oiſeau s'eſſayer dans les airs ;
Il ouvrit au ſoleil ſa brillante carrière,
Et pour l'homme naiſſant épura la lumière, &c.

(M. DE LISLE.)

M. *Lefranc* a auſſi traduit en vers cette belle deſcription du Printemps.

C'eſt l'aimable Printemps, dont l'heureuſe influence
Des corps inanimés échauffe la ſubſtance.
C'eſt alors que le ciel répand tous ſes tréſors,
Ses eaux percent la terre, humectent ſes dehors ;
Et ranimant les fruits, dont la sève eſt tarie,
Pénètrent chaque germe, & lui donnent la vie.

Les troupeaux dans les champs, les oiſeaux
dans les bois,
De l'inſtinct amoureux ſuivent les douces loix.
Des vapeurs du matin la plaine eſt arroſée ;
Le Zéphyr ſur les fleurs agite la roſée.
L'horizon brille aux yeux d'un feu pur & ver-
meil ;
Le gazon s'embellit des regards du ſoleil.
Sur ce riche côteau la vigne renaiſſante
Promet à nos deſirs une Automne abondante ;
Et le pampre ne craint, pour ſes tendres bour-
geons,
Ni les torrens du ciel, ni les froids aquilons.
Je crois voir commencer le cours du premier
âge,
De l'univers naiſſant le Printemps eſt l'image.
Il anima les cieux & la terre & les flots,
Quand l'univers ſortit des gouffres du chaos ;
Les habitans de l'air & le peuple de l'onde
Reſſentirent ſoudain ſa préſence féconde.
L'homme fut ébloui de ſon propre ſéjour,
Et le jour qu'il naquit fut au moins un beau jour.

XVI.

Délices de la ſolitude & de la vie champêtre.

O fortunatos nimium, ſua ſi bona norint
Agricolas ! &c.

Ah ! loin de tous ces maux que le luxe a fait naître,
Heureux le laboureur, trop heureux s'il ſait l'être !
La terre libérale & docile à ſes ſoins,
Contente, à peu de frais, ſes ruſtiques beſoins.
Il ne voit point chez lui, ſous des toits magnifiques,
Des flots d'adulateurs inonder ſes portiques.
Il ne voit pas le peuple y dévorer des yeux
De riches tapis d'or, des vaſes précieux:
D'agréables poiſons ne brûlent point ſes veines;
Le fard n'altère point la blancheur de ſes laines.

Il n'a point tous ces arts qui trompent notre ennui ;
Mais que lui manque-t-il ? la nature eſt à lui.
Des grottes, des étangs, une claire fontaine
Dont l'onde en murmurant l'endort ſous un vieux chêne,
Un troupeau qui mugit, des vallons, des forêts,
Ce ſont là ſes tréſors, ce ſont là ſes palais.
C'eſt dans les champs qu'on trouve une mâle jeuneſſe ;
C'eſt là qu'on ſert les dieux, qu'on chérit la vieilleſſe ;
La juſtice fuyant nos coupables climats,
Sous le chaume innocent porta ſes derniers pas.

Nous citerons encore cet endroit délicieux, ſi bien imité par *La Fontaine*.

Solitude où je trouve une douceur ſecrète,
Lieux que j'aime toujours, ne pourrai-je jamais

Loin du monde & du bruit goûter l'ombre & le frais ?
Oh ! qui m'arrêtera ſous vos ſombres aſyles !
Quand pourront les nœufs Sœurs, loin des cours & des villes,
M'occuper tout entier, & m'apprendre des cieux
Les divers mouvemens inconnus à nos yeux,
Les noms & les vertus de ces clartés errantes,
Par qui ſont nos deſtins & nos mœurs différentes !
Que ſi je ne ſuis né pour de ſi grands projets,
Du moins que les ruiſſeaux m'offrent de doux objets ;
Que je peigne en mes vers quelque rive fleurie ;
La Parque, à filets d'or, n'ourdira point ma vie ;
Je ne dormirai point ſous de riches lambris :
Mais voit-on que le ſomme en perde de ſon prix ?
En eſt-il moins profond, & moins plein de délices ?
Je lui voue au déſert de nouveaux ſacrifices, &c.

Que de ſentiment ! que de poéſie ; qu'il eſt difficile d'imiter ainſi !

XVII.

Le troiſième Livre des *Géorgiques* renferme le plus de vraie poéſie. *Virgile* le commence par la deſcription d'un Temple imaginaire qu'il bâtit en l'honneur d'*Auguſte*. Ce morceau eſt de toute beauté. Quelle poéſie riche, forte, & nerveuſe dans la peinture du cheval, dans la deſcription de la peſte, dans la courſe des chevaux, dans les amours des animaux, &c.

PEINTURE DU CHEVAL.

Nec non & pecori eſt idem dilectus equino, &c.

Dans le choix des courſiers ne ſois pas moins ſévère :

Du troupeau, dès l'enfance, il faut ſoigner le père...
L'étalon généreux a le port plein d'audace;
Sur ſes jarrets plians ſe balance avec grace:
Aucun bruit ne l'émeut: le premier du troupeau,
Il fend l'onde écumante, affronte un pont nouveau.
Il a le ventre court, l'encolure hardie,
Une tête effilée, une croupe arrondie:
On voit ſur ſon poitrail ſes muſcles ſe gonfler,
Et ſes nerfs treſſaillir, & ſes veines s'enfler.
Que du clairon bruyant le ſon guerrier l'éveille,
Je le vois s'agiter, trembler, dreſſer l'oreille;
Son épine ſe double & frémit ſur ſon dos;
D'une épaiſſe crinière il fait bondir les flots:
De ſes nazeaux brûlans il reſpire la guerre;
Ses yeux roulent du feu, ſon pied creuſe la terre.

On retrouve preſque tout *Virgile*

dans cette traduction de M. l'Abbé *de Liſle.*

XVIII.

Courſe des Chevaux.

Ce morceau imité d'*Homère*, eſt plein de force & de verve. La traduction ſuivante conſerve toute la chaleur de l'original.

Le ſignal eſt donné. Déja de la barrière,
Cent chars précipités fondent dans la carrière;
Tout s'éloigne, tout fuit : les jeunes combattans
Treſſaillans d'eſpérance & d'effroi palpitans,
A leurs bouillans tranſports abandonnent leur ame;
Ils preſſent leurs courſiers : l'eſſieu ſiffle & s'enflâme.
On les voit ſe baiſſer, ſe dreſſer tour-à tour;
Des tourbillons de ſable ont obſcurci le jour.

On ſe quitte, on s'atteint, on s'approche, on
s'évite;
Des chevaux haletans le crin poudreux s'agite;
Et blanchiſſant d'écume, & baigné de ſueur,
Le vaincu, de ſon ſouffle, humecte le vain-
queur,
Tant la gloire leur plaît, tant l'honneur les
anime.

(M. DE LISLE.)

XIX.

Effets de l'Amour.

Le Poëte repréſente avec des expreſſions enflammées la violence de l'amour. C'eſt un tableau peint d'après nature.

Sed non ulla magis vires induſtria firmat,
Quàm venerem, &c.

Crains auſſi, crains l'amour, dont la douce langueur
Des troupeaux, quels qu'ils ſoient, énerve la vigueur,
Que des fleuves profonds, qu'une haute montagne
Séparent le taureau de ſa belle compagne,
Ou que, loin de ſes yeux, dans l'étable caché,
Près d'une ample pâture, il demeure attaché.
Près d'elle il fond d'amour, il erre triſte & ſombre,
Et néglige les eaux & la verdure & l'ombre:
Souvent même, troublant l'empire des troupeaux,
Une Hélène au combat entraîne deux rivaux.
Tranquille, elle s'égare en un gras pâturage,
Ses ſuperbes amans s'élancent pleins de rage;
Tous deux, les yeux baiſſés, & les regards brûlans,
Entrechoquent leurs fronts, ſe déchirent les flancs.
De leur ſang qui jaillit les ruiſſeaux les inondent,

A leurs mugiſſemens les vaſtes cieux répondent.
Entr'eux point de traité : dans de certains dé-
serts ;
Le vaincu déſolé va cacher ſes revers,
Va pleurer d'un rival la victoire inſolente,
La perte de ſa gloire, & ſur-tout d'une
amante ;
Et vers ſes bords chéris, tournant encor les
yeux,
Abandonne l'empire où régnoient ſes aïeux.
Mais l'amour le pourſuit juſqu'en ces lieux
ſauvages ;
Là, dormant ſur des rocs, nourri d'amers
feuillages,
Furieux, il s'exerce à venger ſes affronts ;
De ſes dards tortueux, il attaque les troncs.
Son front combat les vents, ſon pied frappe
la plaine,
Et ſous ſes bonds fougueux il fait voler l'a-
rêne.
Mais c'en eſt fait, il part, & bouillant de
deſirs,

De l'orgueilleux vainqueur va troubler les plaiſirs.

Tel, par un pli léger, ridant le ſein de l'onde,
Un flot de loin blanchit, s'alonge, s'enfle & gronde,
Soudain le mont liquide, élevé dans les airs,
Retombe : un noir limon bouillonne ſur les mers.
Amour ! tout ſent tes feux, tout ſe livre à ta rage,
Tout, & l'homme qui penſe, & la brute ſauvage,
Et le peuple des eaux, & l'habitant des airs.
Amour ! tu fais rugir les monſtres des déſerts ;
Alors battant ſes flancs, la lionne inhumaine,
Quitte ſes lionceaux, & rode dans la plaine.
C'eſt alors que brûlant pour d'informes appas,
Le noir peuple des ours sème au loin le trépas :
Alors le tigre affreux ravage la Lybie.
Malheur au voyageur errant dans la Nubie !
Si le courſier fougueux ſent l'attrait du plaiſir,
Voyez-vous tout ſon corps friſſonner de deſir ?

Il

Il ne ſent plus le fouet, ne connoît plus les rènes;
Il vole, il franchit tout, & les bois & les plaines,
Et les rocs menaçans & les gouffres profonds,
Et les torrens enflés par les débris des monts.
L'horrible ſanglier ſe prépare à la guerre;
Il aiguiſe ſa ſerre, il tourmente la terre;
Contre un chêne ridé s'endurcit aux aſſauts;
Hériſſe tous ſes crins, & fond ſur ſes rivaux.
Que n'oſe un jeune amant qu'un feu brûlant dévore?
L'inſenſé, pour jouir de l'objet qu'il adore,
La nuit, au bruit des vents, aux lueurs de l'éclair,
Seul traverſe, à la nage, une orageuſe mer.
Il n'entend ni les cieux qui grondent ſur ſa tête,
Ni le bruit des rochers battus par la tempête,
Ni ſes triſtes parens, de douleur éperdus,
Ni ſon amante, hélas! qui meurt s'il ne vit plus.

(M. DE LISLE.)

XX.

Peinture de l'Hiver.

Le Poëte, en parlant des Scythes qui habitent le ſeptentrion, fait une vive peinture du froid qui règne dans ces climats. Ses expreſſions ſont ſi énergiques, & peignent avec tant de force l'horreur de ce pays ſauvage, qu'on friſſonne, pour ainſi dire, en la liſant.

At non, quà Scythiæ gentes Meoticaque unda,
Turbibus & torquens flaventes Iſter arenas, &c.
(L. III.)

Dans les champs où l'Iſter roule ſes flots rapides
Aux bords du Tanaïs & des eaux Méotides,

Aux lieux où le Rhodope, après un long détour,
Termine vers le nord ſon oblique retour,
Aucun troupeau ne ſort de ſon étable obſcure.
Là, les champs ſont ſans herbe, & les bois ſans verdure.
Là, le temps l'un ſur l'autre entaſſe les hivers:
L'œil ébloui n'y voit que de brillans déſerts,
Que des plaines de neige ou des rochers de glace,
Dont jamais le ſoleil n'effleura la ſurface.
Des frimats éternels & des brouillards épais,
Eteignent tous ſes feux, émouſſent tous ſes traits;
Et ſoit que le jour naiſſe, ou qu'il meure dans l'onde,
La nature y ſommeille en une horreur profonde.
Là, le fleuve, en courant, ſent épaiſſir ſes eaux;
Des chars oſent rouler où voguoient des vaiſſeaux.

Plus loin un lac entier n'eſt plus qu'un bloc de glace ;
La laine ſur les corps ſe roidit en cuiraſſe ;
La hache fend le vin, le froid briſe le fer,
Glace l'eau ſur la lèvre, & le ſouffle dans l'air.
Cependant ſous les flots de la neige qui tombe,
La foible brebis meurt, le fier taureau ſuccombe ;
Les daims ſont engloutis, & le cerf aux abois
Découvre à peine aux yeux la pointe de ſon bois.
Contre ces animaux, déſormais moins agiles,
Les rets ſont ſuperflus, les chiens ſont inutiles,
Tandis que rugiſſant dans leurs froides priſons,
Ils ſoulèvent en vain le fardeau des glaçons.
Le barbare les perce, & mugiſſant de joie,
Dans ſes antres profonds court dévorer ſa proie.

(M. DE LISLE.)

XXI.

Deſcription de la Peſte.

Enfin le IIIe Livre offre un tableau de la peſte des animaux.

Quel ſpectacle touchant de les voir tomber au milieu des plus abondans pâturages !

Hinc lætis vituli, &c.

Tout meurt dans le bercail, dans les champs tout périt ;
L'agneau tombe en ſuçant le lait qui le nourrit ;
La geniſſe languit dans un vert pâturage ;
Le chien ſi careſſant expire dans la rage, &c.

On plaint ces ſuperbes courſiers, ſi

ſouvent vainqueurs dans les combats de la courſe, qui baiſſent leur tête, & tombent en expirant.

Labitur infelix ſtudiorum, &c.

Le courſier, l'œil éteint & l'oreille baiſſée,
Diſtillant lentement une ſueur glacée,
Languit, chancelle, tombe, & ſe débat en vain,
Sa peau rude ſe sèche, & réſiſte à la main;
Il néglige les eaux, renonce au pâturage,
Et ſent s'évanouir ſon ſuperbe courage.

On partage la douleur de ce Laboureur, qui détache du joug le bœuf conſterné de la mort de ſon compagnon.

Et triſtis arator
Mœrentem, &c.

L'autre, affligé de la mort de ſon frère,
Regagne triſtement l'étable ſolitaire.

Son maître l'accompagne, accablé de regrets,
Et laiſſe, en ſoupirant, ſes travaux imparfaits.
. . . . . .
Rien ne peut des troupeaux ranimer la foi-
bleſſe,
Dans leurs regards eſt peinte une morne triſ-
teſſe;
Leur flanc eſt décharné, leur pas ſe ralentit.
Et, penché mollement, leur front s'appeſantit.
Hélas! que leur ſervit de ſillonner nos plaines,
De nous donner leur lait, de nous céder leurs
laines?
Pourtant nos mets flatteurs, nos perfides boiſ-
ſons,
N'ont jamais dans leur ſang fait couler leurs
poiſons;
Leurs mets, c'eſt l'herbe tendre & la fraîche
verdure;
Leur boiſſon, l'eau d'un fleuve ou d'une ſource
pure;
Sur un lit de gazon ils trouvent le ſommeil,
Et jamais les ſoucis n'ont hâté leur réveil.

L'effroi s'empare de notre ame à l'aſpect de la pâle *Tyſiphone*, échappée des Enfers, faiſant marcher devant elle les Tourmens & la Peur.

Savit & in lucem Stygiis emiſſa tenebris
Pallida Tyſiphone, &c.

Tyſiphone ſortant du gouffre des Enfers,
Epouvante la terre, empoiſonne les airs;
Et ſur les corps preſſés d'une foule mourante,
Lève de jour en jour ſa tête dévorante, &c.

XXII.

Tableau de la vie champêtre.

Ceux qui aiment la vertu, dit M. *de Fénélon*, peuvent-ils comparer le luxe vain & ruineux qui corrompt les mœurs,

avec l'heureuſe & élégante ſimplicité que les Anciens nous mettent devant les yeux ? En liſant *Virgile*, je voudrois être avec ce vieillard qu'il me montre.

Aux lieux où le Galèſe en des plaines fécondes,
Parmi les noirs épis roule ſes noires ondes,
J'ai vu, je m'en ſouviens, un vieillard fortuné,
Poſſeſſeur d'un terrein long-temps abandonné;
C'étoit un ſol ingrat, rebelle à la culture,
Qui n'offroit aux troupeaux qu'une aride verdure,
Ennemi des raiſins, & funeſte aux moiſſons.
Toutefois en ces lieux hériſſé de buiſſons,
Un parterre de fleurs, quelques plantes heureuſes,
Qu'élevoient avec ſoin ſes mains laborieuſes,
Un jardin, un verger, dociles à ſes loix,

Lui donnoient le bonheur qui s'enfuit loin des Rois.
Le ſoir, des ſimples mets que ce lieu voyoit naître,
Ses mains chargeoient, ſans frais, une table champêtre;
Il cueilloit le premier les roſes du printemps,
Le premier de l'automne amaſſoit les préſens;
Et lorſqu'autour de lui, déchaîné ſur la terre,
L'hiver impétueux briſoit encor la pierre,
Interrompoit encor la courſe des ruiſſeaux,
Lui déja de l'Acanthe émondoit les rameaux
Et du printemps tardif accuſant la pareſſe,
Prévenoit les Zéphyrs, & hâtoit ſa richeſſe.
Chez lui le vert tilleul tempéroit les chaleurs;
Le ſapin pour l'abeille y diſtilloit ſes pleurs.
Auſſi dès le printemps, toujours prompts à renaître,
D'innombrables eſſaims enrichiſſoient leur maître;
Il preſſoit le premier ſes rayons toujours pleins,
Et le miel le plus pur écumoit ſous ſes mains, &c.

XXIII.

Le IVe Livre préſente la fable d'*Orphée* & d'*Euridice*. Rien n'eſt plus doux, plus harmonieux, plus touchant. Le génie du Poëte brille plus ici que dans tout le reſte des *Géorgiques*. Quelle délicateſſe dans le diſcours d'*Euridice !* que de ſenſibilité dans les regrets de ſon époux ! quelle peinture du ſéjour des Enfers, mais ſurtout quelle préciſion, quelle élégance, quelle vérité, quelle vivacité de ſentimens, jointe à la poéſie la plus magnifique & la plus ſublime ! Cet épiſode eſt un des morceaux les plus précieux de l'Antiquité.

Sarrazin en a fait une traduction

qui mérite d'embellir cet Ouvrage. On pourra la rapprocher de celle de M. *Le Brun*, & de M. l'Abbé *de Liſle*.

Epiſode d'Orphée.

Le cœur rempli de gloire & de contentement,
Euridice vivoit avecque ſon amant,
Quand, amaſſant des fleurs dans les vertes prairies,
Au retour du printemps nouvellement fleuries,
Un horrible ſerpent rencontré ſous ſes pas,
Mit fin à ſes plaiſirs par un cruel trépas.
De ce triſte accident les Dryades troublées,
Pour pleurer leur compagne en ces lieux aſſemblées,
Remplirent tous les monts de leurs longues clameurs:
Les ſommets de Rhodope en jetèrent des pleurs,
Et les bois de l'Attique & les monts de Pangée,

Et

Et les Gètes, & l'Hèbre en ſon onde affligée,
Et les rochers de Thrace eurent le ſentiment
De pleurer *Euridice*, & plaindre ſon amant.
Lui, ſur ſon triſte luth, d'une douce harmonie,
Seul, tâchant d'appaiſer ſa douleur infinie,
Soit que l'on vît mourir ou renaître le jour,
Aux rivages déſerts il chantoit ſon amour;
Et par-tout où ſa voix pouvoit être entendue,
Plaignoit inceſſamment *Euridice* perdue.
Même ayant pénétré dans l'éternelle nuit,
Par où juſqu'aux Enfers le Ténare conduit,
Vaſte commencement de cet Empire horrible,
Il aborda les morts & leur Prince terrible,
Et ces barbares cœurs que jamais l'amitié,
Ni les pleurs des humains n'émurent à pitié.
De ſa charmante voix & de ſon luth forcées,
Du plus creux de l'Erèbe à l'inſtant ramaſſées,
Alloient, dans le ſilence & dans l'obſcurité,
Les images des morts privés de la clarté.
(Comme on voit des oiſeaux les troupes infinies,

Quand l'orage en hiver des monts les a bannies,
Ou que Veſper aux cieux vient ramener la nuit,
Voler vers les forêts, & s'y cacher ſans bruit)
Les hommes, les enfans & les hautaines ames
Des héros, les vieillards, les filles & les femmes,
Et les jeunes garçons, dès leurs printemps mourans,
Portés ſur les bûchers aux yeux de leurs parens,
Que du Cocyte noir les ondes croupiſſantes,
Et de triſtes roſeaux les forêts vacillantes,
Et le Styx qui neuf fois coule tout à l'entour,
Enferment dans ces lieux ſans eſpoir de retour.
On dit que ces manoirs & ces gouffres horribles
Aux traits de la pitié ſe montrèrent ſenſibles;
Les filles de la Nuit, avec étonnement,
Firent de leurs ſerpens ceſſer le ſifflement;
Le chien qui de ſes cris bat ces rives déſertes,
Retint, près d'aboyer, ſes trois gueules ouvertes;
Le vent impétueux tout d'un coup s'arrêta,

Et d'un peu de repos *Ixion* ſe flatta ;
Et déja retournant de ces demeures ſombres,
Dont les monſtres affreux qui tourmentent les ombres
Et les torrens de flamme empêchent le retour,
Ayant tout ſurmonté par un excès d'amour,
Il ramenoit au monde *Euridice* perdue,
Qu'à ſes douces chanſons l'Enfer avoit rendue,
Forcé par un décret du tyran de ces lieux,
A ne la point revoir qu'il ne revît les cieux ;
Quand tout ſoudainement une ardeur inſenſée,
De ce peu ſage amant occupa la penſée,
Bien digne du pardon qu'on devoit lui donner,
Si l'Enfer implacable avoit ſu pardonner.
Il s'arrête ; & déja proche de la victoire,
Hélas ! vaincu d'amour, & privé de mémoire,
Sur le point de revoir la lumière des cieux,
Vers ſa chère *Euridice* il détourne les yeux :
Lors ſon travail fut vain, lors ſa peine ſouf-ferte,
Ne fit que redoubler cette ſeconde perte.
Pluton ſembla ravi de rompre ſon accord ;
Et, rendant *Euridice* au pouvoir de la mort,

Sur les flots de l'Averne aux mânes redoutables,
Trois fois l'on entendit un murmure agréable.
Hélas, dit *Euridice* au fort de ſa douleur,
Tu te perds, tu me perds par un nouveau malheur!
D'où vient cette fureur ſi grande & ſi cruelle?
Déja le fier deſtin aux Enfers me rappelle,
Et le peſant ſommeil qui me ferme les yeux,
M'éloigne pour jamais de la clarté des cieux.
Prends ce dernier adieu: l'obſcurité plus forte,
D'un tourbillon épais m'enveloppe & m'emporte,
Et je te tends en vain pour gages de ma foi,
Ces inutiles mains qui ne ſont plus à toi.
Elle dit, & ſoudain comme on voit la fumée
Diſparoître à nos yeux dans les airs conſumée,
Légère elle s'enfuit des yeux de ſon amant;
Et quoiqu'il embraſsât les ombres vainement,
Qu'il courût furieux au milieu des ténèbres,
Et qu'il fit retentir mille plaintes funèbres,
Il ne la put revoir, & l'injuſte *Caron*
Par trois fois le chaſſa des bords de l'Achéron.

Cependant *Euridice*, au pouvoir de la Parque,
Déja froide, paſſoit dans la mortelle barque.
Qu'eût-il fait? En quel lieu ſe fût-il retiré,
Ayant perdu deux fois cet objet adoré?
Quels pleurs euſſent ému les ombres du Ténare,
Et quel chant eût fléchi leur déité barbare?
On dit qu'il fut ſept mois accablé de douleur,
A pleurer ſans relâche un ſi cruel malheur,
Dans le triſte ſéjour de ces roches ſauvages,
Qui du fleuve Strymon enferment les rivages,
Repaſſant mille fois ſous ces antres glacés,
Le funeſte ſuccès de ſes malheurs paſſés,
Et touchant du récit de ſa longue diſgrace,
Les arbres, les rochers & les monts de la Thrace;
Tel que le roſſignol d'une mourante voix,
S'attriſtant ſolitaire au ſilence des bois,
Plaint ſes petits perdus, quand d'une main cruelle
Le rude villageois, en la ſaiſon nouvelle,
Obſervant les buiſſons qui les tenoient cachés,
Les a devant ſes yeux de leur nid arrachés.

Ce malheureux oiſeau que la douleur tranſporte,
Gémit inceſſamment ſur une branche morte ;
Et ſoit que la nuit vienne, ou qu'elle cède au jour,
Remplit de ſes regrets tous les lieux d'alentour.
Depuis, jamais l'amour, ni jamais l'hyménée,
Ne déchirent ſon ame au deuil abandonnée ;
Mais fuyant les beautés dont il étoit preſſé,
Et demeurant au bord du Tanaïs glacé,
Près des monts Ryphéens dont les rives déſertes,
De neige & de frimats en tout temps ſont couvertes,
Il plaignoit *Euridice*, & ſes malheurs ſoufferts,
Et les vaines faveurs du tyran des Enfers,
Quand des Ciconiens les femmes mépriſées,
Aux fêtes de *Bacchus*, de fureur embrâſées,
Déchirèrent ſon corps tout percé de leurs dards,

Et couvrirent les champs de ſes membres épars.
Alors même dans l'Hèbre, où ſa tête jetée,
Tournoyoit ſur les flots rapidement portée,
Son ame s'enfuyant d'une mourante voix,
Rediſoit *Euridice* une dernière fois!
Miſérable Euridice! Et les rives atteintes
Répondoient *Euridice* à ſes dernières plaintes.

XXIV.

Voici une partie de l'épiſode de *Virgile*, traduit par M. *Le Brun*.

Mais que ne peut l'amour? *Orphée*, aux ſombres bords,
Oſa tenter vivant la retraite des morts,
Ces bois noirs d'épouvante, & ces dieux effroyables,
Aux larmes des humains toujours impitoyables.
Il chante, tout s'émeut, & du fond des Enfers

Il ramène *Euridice*, échappée au Tartare :
Euridice le ſuit. (Car un ordre jaloux
Défend encor ſa vue aux yeux de ſon époux.)
Mais, ô d'un jeune amant trop aveugle imprudence !
Si l'Enfer pardonnoit, ô pardonnable offenſe !
Orphée impatient, troublé, vaincu d'amour,
S'arrête, la regarde, & la perd ſans retour.
Plus de trêve ! *Pluton* redemande ſa proie :
Trois fois le Styx avare en murmure de joie.
Mais elle, ah ! cher amant, quel aveugle tranſport,
Et nous trahit tous deux, & me rend à la mort !
Déja le noir ſommeil flotte ſur ma paupière,
Déja je ne vois plus tes yeux ni la lumière :
Orphée ! un Dieu jaloux m'entraîne malgré moi,
Et je te tends ces mains qui ne ſont plus à toi.
Adieu. L'ombre, à ces mots, fuit comme un vain nuage,
Son amant veut encor la ſuivre au noir rivage ;
Mais comment repaſſer le brûlant Phlégéton !

Comment fléchir deux fois l'inflexible *Pluton* ?
Quels pleurs, ou quels accens lui rendront ſon amante !
L'ombre pâle eſt déja dans la barque ſanglante :
Sur les bords du Strymon, déplorant ſes revers,
Orphée erra ſept mois ſous des rochers déſerts.
Aux tigres, aux forêts racontant ſes diſgraces,
Les tigres, les forêts gémirent ſur ſes traces,
Ainſi le roſſignol, pleurant ſes tendres fils,
Hélas ! ſans plume encor, dans leur berceau ravis,
Et racontant ſa perte aux forêts attentives,
Traîne ſes longs regrets en cadences plaintives.
Ah ! depuis qu'*Euridice* eſt ravie à ſes feux,
Nul amour, nul hymen ne flatte plus ſes vœux ;
A travers les frimats des monts hyperborées,
Il promene, au haſard, ſes flammes éplorées :
Solitaire, il parcourt les bords du Tanaïs,
Quand tout-à-coup, (ô rage ! ô forfaits inouïs !)
Les Bacchantes en foule, aſſiégeant le Riphée,
De leurs jalouſes mains déchirèrent *Orphée*,
Lui percèrent le cœur de leurs tyrſes ſanglans,

Et ſemèrent au loin ſes membres palpitans.
Dans l'Hèbre impétueux ſa tête fut jetée ;
Mais tandis qu'elle erroit ſur la vague agitée,
Ses lèvres qu'*Euridice* animoit autrefois,
Et ſa langue glacée & ſa mourante voix,
Sa voix diſoit encore : ô ma chère *Euridice !*
Et tout le fleuve en pleurs répondoit *Euridice.*

XXV.

De l'Enéide.

On admire univerſellement dans ce bel Ouvrage la délicateſſe du deſſin, des idées & de l'invention ; la rapidité des récits, le ſens des réflexions, la noble ſimplicité du ſtyle, la conduite des incidens, l'heureuſe variété des événemens, les ſentimens touchans, les images naturelles, les tableaux brillans, &c. L'*Enéide* eſt enfin

la ſource & la règle du bon goût. Il y règne une intelligence parfaite. Son Auteur ne dit ni trop ni trop peu : la raiſon eſt d'accord avec l'imagination. Il choiſit, diſpoſe, ordonne les choſes avec un jugement admirable.

XXVI.

Virgile inſpire l'horreur, lorſqu'il peint le ſéjour des ombres, le triſte empire du ſommeil & de la nuit, l'affreux *Cerbère* couché dans ſon antre, qui fait retentir le vaſte royaume de *Pluton* de ſes trois gueules aboyantes, les voix plaintives des enfans précipités dans une éternelle nuit, les triſtes victimes d'un faux jugement, & les malheureux, qui, dégoûtés d'une lumière importune, ont attenté à leurs jours.

Proxima deinde tenent mœſti loca, &c.

(L. VI, v. 434.

Là, ſont ces inſenſés, qui d'un bras téméraire,
Ont cherché dans la mort un ſecours volontaire,
Qui n'ont pu ſupporter, foibles & furieux,
Le fardeau de la vie impoſé par les dieux.
Hélas ! ils voudroient tous ſe rendre à la lumière,
Recommencer cent fois leur pénible carrière.
Ils regrettent la vie, ils pleurent, & le ſort,
Le ſort, pour les punir, les retient dans la mort;
L'abyme du Cocyte & l'Achéron terrible,
Met entr'eux & la vie un obſtacle invincible.

(M. DE VOLTAIRE.)

XXVII.

La mort de *Laocoon* a ſervi de modèle au fameux Sculpteur qui l'a copié,

comme le *Jupiter Olympien* d'*Homère* a été l'original du *Jupiter* de *Phidias*.

Un jeune Auteur qui avoit fait une étude particulière de *Virgile*, imita la plus grande partie de ce morceau dans un Poëme où règne un naturel charmant, une poésie douce & harmonieuse.

Déja la main des Sacrificateurs
A présenté la génisse sacrée,
Jeune, au front large, à la corne dorée.
Le bras fatal, sur sa tête étendu,
Prêt à frapper, tient le fer suspendu....
Un bruit s'entend... l'air siffle... l'autel tremble.
Du fond du bois, du pied des arbrisseaux,
Deux fiers serpens soudain sortent ensemble,
Rampent de front, vont à replis égaux;
L'un près de l'autre ils glissent, & sur l'herbe
Laissent, loin d'eux, de tortueux sillons,

Les yeux en feu, lèvent d'un air ſuperbe
Leurs cols mouvans gonflés de noirs poiſons ;
Et vers le ciel deux menaçantes crêtes,
Rouges de ſang, ſe dreſſent ſur leurs têtes.
Sans s'arrêter, ſans jeter un regard,
Sur mille enfans fuyans de toute part,
Le couple affreux d'une ardeur unanime,
Suit ſon objet, va droit à la victime,
L'atteint, recule, & de terre élancé,
Forme cent nœuds, autour d'elle enlacé
La tient, la ſerre, avec fureur s'obſtine
A l'enchaîner, malgré ſes vains efforts ;
Dans les liens de deux flexibles corps,
Perce des traits d'une langue aſſaſſine,
Son cou nerveux, les veines de ſon flanc,
Pourſuit, s'attache à ſa forte poitrine,
Mord & déchire, & s'enivre de ſang.
Mais l'animal que leur ſouffle empoiſonne,
(Pour s'arracher à ce double ennemi,
Qui conſtamment ſur ſon corps affermi,
Comme un réſeau l'enferme & l'empriſonne)
Combat, s'épuiſe en mouvemens divers.

S'arme contr'eux de ſa dent menaçante ;
Perce les vents d'une corne impuiſſante,
Bat de ſa queue & ſes flancs & les airs.
Il court, bondit, ſe roule, ſe relève,
Le feu jaillit de ſes larges nazeaux :
A ſa douleur, à ſes horribles maux
Les deux dragons ne laiſſent point de trêve ;
Sa voix perdue en longs mugiſſemens,
Des vaſtes mers fait retentir les ondes,
Les antres creux & les forêts profondes...
Il tombe enfin, il meurt dans les tourmens.
Il meurt.... Alors les énormes reptiles,
Tranquillement rentrent dans leurs aſyles.

(M. DE MALFILATRE.)

XXVIII.

Quels vers forts & nombreux dans cette peinture du pouvoir d'une Magicienne !

Oceani finem juxtà, ſolemque cadentem, &c.

(L. IV.)

Une antique Prêtreſſe, en des climats arides,
Garde les fruits ſacrés des chaſtes Heſpérides,
Et ſait par la vertu d'un charme impérieux
Endormir le dragon qui veille dans ces lieux.
Par l'effort de ſon art elle peut dans ſon ame
Eteindre ou rallumer une amoureuſe flâme,
Arrêter dans leurs cours les plus rapides eaux,
Et rappeler au jour les ombres des tombeaux,
Faire taire l'orage, ou gronder le tonnerre,
Et ſous ſes pas affreux faire trembler la terre.

(BOIL.)

XXIX.

La deſcription du bouclier d'*Enée* eſt encore remarquable. Rien n'eſt plus ingénieux que ce qui concerne *Auguſte*; & l'on admire avec raiſon les couleurs fières & magnifiques avec leſquelles *Virgile* repréſente toute la majeſté de l'Empire Romain. *Auguſte*-

Céſar paroît debout ſur la pouppe de ſon vaiſſeau, ayant ſous ſes drapeaux le Sénat, le Peuple, les Dieux de la Patrie & les grands Dieux de l'Olympe. Deux rayons ſortent de ſes tempes, & l'étoile de *Céſar* ſon père brille ſur ſa tête. *Antoine* commande la flotte ennemie, traînant à ſa ſuite une foule de barbares. La Reine d'Egypte ſon épouſe le ſuit, &c. *Racine* le fils a imité une partie de cette deſcription.

Dans ſes hardis vaiſſeaux une Reine oſe encore
Raſſembler follement les peuples de l'Aurore;
Elle fuit, l'inſenſée; avec elle tout fuit,
Et ſon indigne amant honteuſement la ſuit.
Juſqu'à Rome bientôt, par *Auguſte* traînées,
Toutes les nations à ſon char enchaînées;
L'Arabe, le Gelon, le brûlant Africain,
Et l'habitant glacé du nord le plus lointain,

Vont orner du vainqueur la marche triomphante.
Le Parthe s'en alarme, & d'une main tremblante,
Rapporte les drapeaux à *Craſſus* arrachés.
Dans leurs Alpes en vain les Rhètes ſont cachés,
La foudre les atteint, tout ſubit l'eſclavage.
L'Araxe mugiſſant ſous un pont qui l'outrage
De ſon antique orgueil reçoit le châtiment,
Et l'Euphrate vaincu coule plus mollement.

XXX.

La ſouveraine perfection de *Virgile* conſiſte dans les morceaux de ſentiment, dans les ſituations touchantes & pathétiques. Tout l'univers regarde le IVe Livre de l'Enéide comme un chef-d'œuvre. Jetons les yeux ſur quelques endroits de ce bel épiſode.

Enée, par l'ordre abſolu du ciel, eſt obligé de quitter *Didon*. Comment s'y prendre pour déclarer ce deſſein à une Reine tranſportée d'amour ? Il fait ſecrètement préparer ſa flotte. Mais qui peut tromper une amante ? Bientôt la renommée vient lui apprendre qu'on ſe prépare à lever l'ancre. La rage & le déſeſpoir s'emparent de ſon ame. Furieuſe on la voit errer dans la Ville, telle qu'une Bacchante dans la fête des Orgies. Dans ſa colère, elle aborde *Enée*.

As-tu pu te flatter, perfide, lui dit-elle,
De cacher à mes yeux ta fuite criminelle ?
Ainſi, ſans mon aveu, penſes-tu m'échapper ?
Mais quelle rage enfin te porte à me tromper ?
Mon amour, tes ſermens, ingrat, rien ne t'arrête,
Non pas même la mort, que ton départ m'apprête, &c.

Eſt-ce moi que tu fuis? Ah, cruel, par ces
larmes
Qui purent tant ſur toi, quand j'eus pour toi
des charmes,
Par ces doux entretiens, ſource de nos plai-
ſirs,
Par ces embraſſemens ſi chers à tes deſirs,
Vois le funeſte état de mon ame fidelle,
Pour qui tout eſt perdu, ſi tu n'es plus pour
elle.
Cher Prince, (puiſqu'enfin le tendre nom
d'époux
N'a plus rien pour ton cœur de touchant ni
de doux)
Peux-tu voir ce qu'endure une amante éplo-
rée?
Peux-tu, ſans en frémir, voir ma mort aſſu-
rée?
Encor ſi dans l'excès de mes vives douleurs,
Tu me laiſſois un fils pour eſſuyer mes pleurs,
Je me conſolerois en voyant ton image:
D'un malheureux hymen, ce gage précieux,

Charmeroit mes ennuis, & flatteroit mes yeux.

(BOILEAU.)

Enée ſe juſtifie le mieux qu'il peut: L'Oracle d'*Apollon* lui ordonne de ſe rendre en Italie. L'Interprète des Dieux, au milieu d'une éclatante lumière, eſt venu lui annoncer l'intention de *Jupiter*, &c. *Didon* n'écoute rien, le regarde avec horreur, & lui dit, tranſportée de colère :

Nec tibi Diva parens, generis nec Dardanus Auctor,

Perfide, &c.

Non, cruel, tu n'es point le fils d'une Déeſſe;
Tu ſuças, en naiſſant, le lait d'une tigreſſe,
Et le Caucaſe affreux t'engendrant en courroux,
Te fit l'ame & le cœur plus dur que ſes cailloux.

Car enfin mes ſoupirs, mes plaintes, mes alarmes,
Ont-ils pu t'émouvoir, t'arracher quelques larmes?
Ne te ſouviens-tu plus, perfide, de ce jour,
Que pâle & tout tremblant, tu parus à ma cour?
Qu'encor tout effrayé des horreurs du naufrage,
Ma pitié mit ta flotte à l'abri de l'orage?
Ainſi tu me punis de mes propres bienfaits!
Grands Dieux! en qui peut-on s'aſſurer déſormais?
Je ne t'arrête plus: va, ſuis tes vains oracles;
Ingrat, pour me quitter, brave tous les obſtacles:
Va, malgré les hivers & malgré tes ſermens,
Expoſe ta fortune aux caprices des vents;
Des feux de mon bûcher j'irai juſqu'en l'abîme
Allumer dans ton cœur le remords de ton crime,

Et mon ombre, en tous lieux, te ſuivant pas à pas,
Vengera mon amour, ma gloire & mon trépas.

(BOILEAU.)

M. *Lefranc*, dans ſa belle Tragédie de *Didon*, a très-bien rendu ce morceau.

Non, tu n'es pas du ſang des Héros & des Dieux.
Au milieu des rochers tu reçus la naiſſance :
Un monſtre des forêts éleva ton enfance,
Et tu n'as rien d'humain que l'art trop dangereux
De ſéduire une amante, & de trahir ſes feux.
Dis-moi, qui t'appeloit aux bords de la Lydie ?
T'ai-je arraché moi-même au ſein de ta Patrie ?
Te fais je abandonner un Empire aſſuré,
Toi, qui, dans l'univers, proſcrit, déſeſpéré,
Rebut des flots, jouet d'un eſpoir inutile,

N'as trouvé qu'en ces lieux un favorable aſyle ?
Les immortels, jaloux du ſoin de ta grandeur,
Menacent tes refus de leur courroux vengeur.
Ah ! ces préſages vains n'ont rien qui m'épouvante :
Il faut d'autres raiſons pour convaincre une amante ;
Tranquilles dans les cieux, contens de nos autels,
Les Dieux s'occupent-ils des amours des mortels ?
Ou ſi de nos ardeurs leur majeſté bleſſée,
Abaiſſe juſqu'à nous leurs ſoins & leur penſée,
Ce n'eſt que pour punir des traîtres comme toi,
Qui d'une foible amante ont abuſé la foi.
Crains d'atteſter encor leur puiſſance ſuprême,
Leur foudre ne doit plus gronder que ſur toi-même :
Mais tu ne connois point leur auſtère équité :
Tes Dieux ſont le parjure & l'infidélité.

La ſuperbe Reine de Carthage a recours aux prières & aux larmes. Elle ſe voit réduite à implorer la pitié de ſon vainqueur ; elle prie ſa ſœur d'aller le trouver, & elle ne veut le priver ni de ſa charmante Italie, ni de ſon glorieux Empire. Elle le prie ſeulement de lui accorder quelques jours pour ſoulager ſa peine, & lui donner le temps de ſe familiariſer avec ſa douleur.

Talibus orabat, taleſque miſerrima fletus
Fertque refertque ſoror, &c.

Anne, avec quelqu'eſpoir, lui rend ce triſte office,
Parle, preſſe, gémit ; mais ſes pleurs, ſes ſanglots
Portent en vain le trouble en l'ame du héros.

L'amour cède au devoir, & la raiſon plus forte,
En ces rudes aſſauts ſur le penchant l'emporte.
Tel un chêne hautain, reſpecté par les temps,
Aux Alpes, contre lui, voit conjurer les vents,
De leurs bruyans efforts les branches retentiſſent:
Le faîte eſt ébranlé, les racines gémiſſent.
Mais le tronc reſte ferme, & l'arbre audacieux
Des pieds touche aux enfers & de la tête au cieux, &c.

(*Le Préſident* BOUHIER.)

Enée, conſtant dans ſa réſolution, donne ſes ordres pour l'embarquement. On manœuvre, on appareille, on lève l'ancre : on part. La mer eſt couverte de rapides vaiſſeaux qui s'éloignent du rivage. *Didon*, du haut de ſon Palais, voit ce ſpectacle : dans ſa douleur, elle s'arrache les cheveux, & ſe meurtrit.

Ciel ! il fuit donc, dit-elle : un ingrat étranger
En mes propres Etats oſe ainſi m'outrager !
Et Carthage eſt tranquille ! & ma flotte eſt oiſive !
Aux armes, citoyens ; qu'on vole, qu'on le ſuive ;
Par le feu, par le fer, ſecondez mon courroux,
Et repaiſſez mes yeux d'un ſpectacle ſi doux.
Mais, que dis-je ! où m'emporte une erreur inſenſée ?
Lâche, il falloit avoir cette noble penſée,
Lorſque tout en ces lieux fléchiſſoit ſous ta loi,
Quand ton indigne époux vint ſurprendre ta foi.
Quel époux ! ô vertus, déſormais inconnues,
Honneur, foi, probité, qu'êtes-vous devenues ?
Le fourbe, en m'abuſant, ſe croit-il donc pieux ;
Pour avoir ſu porter & ſon père & ſes Dieux ?
Ah ! que n'ai-je percé ſon cœur lâche & perfide !

Porté ſur ſon *Aſcagne* un acier homicide ?
Et du fameux *Atrée*, imitant le feſtin,
D'*Enée* & de *Thyeſte* égalé le deſtin ?
Je riſquois d'y périr. Qu'importe, & pourquoi feindre ?
Réſolue à la mort, qu'avois-je encore à craindre ?
J'aurois brûlé ſa flotte, & d'un glaive vengeur
Immolé père & fils à ma juſte fureur ;
J'aurois exterminé cette race infidelle,
Et me ſerois moi-même immolée après elle.
Soleil, dont les regards parcourent l'univers,
Junon, qui vois mon ſort, ſombres Dieux des Enfers,
O Sœurs, qui des forfaits pourſuivez la vengeance,
Exaucez ma prière, & vengez mon offenſe.
S'il faut que mon ingrat arrive aux champs latins,
Si c'eſt l'ordre des Dieux & l'arrêt des deſtins,
Que l'horreur de la guerre en tous lieux l'accompagne,

Qu'un malheur imprévu le ſépare d'Aſcagne,
Et qu'expoſé ſans ceſſe à de nouveaux dangers,
Il aille mendier des ſecours étrangers.
S'il faut qu'il règne enfin par une paix honteuſe,
Qu'il ſubiſſe, à ſon tour, une mort malheureuſe;
Et lorſque de ſes jours s'éteindra le flambeau,
Que ſon corps ignoré ſoit privé du tombeau;
Et vous, chers Tyriens, embraſſant ma querelle,
Jurez à tout ſon ſang une guerre éternelle;
Que ni trêve ni paix ne ſuſpendent vos coups:
C'eſt le dernier devoir que j'exige de vous.
Puiſſe un digne vengeur naître un jour de ma cendre, &c.

(*Le Préſident* BOUHIER.)

La peinture de la mort de *Didon* eſt inimitable. On croit la voir mourante, faire des efforts pour ſe relever, & retomber avec promptitude ſur ſon lit.

XXXI.

Le IXe Livre offre la ſcène la plus touchante ; c'eſt le triomphe de la tendre amitié. Il eſt impoſſible que le ſort infortuné de *Niſus* & d'*Euryale* ne coûte des larmes aux ames ſenſibles.

Ces deux généreux amis, brûlant de ſe ſignaler par quelque belle action, offrent de paſſer, de nuit, à travers les nombreux bataillons de l'armée ennemie, pour aller vers *Enée*, lui apprendre la diſpoſition de ſes troupes & l'embarras où ſon fils *Aſcagne* ſe trouve. On admire leur mâle courage ; on les anime par l'eſpoir de la gloire & des récompenſes. Ils partent ;

d'abord tout leur réuſſit. Ils égorgent ce qui ſe préſente ſur leur paſſage; ils font tomber ſous leurs coups une foule de *Rutules*, que le vin & le ſommeil ont étendus ſur l'herbe. Ces jeunes guerriers, après avoir fait un grand carnage, ſortent du camp, & ſont malheureuſement apperçus par un gros de cavalerie, que commande le barbare *Volſcens*. Ils ſe gliſſent dans l'ombre, cherchent à s'échapper. La crainte les égare : *Niſus* avance ſans ſavoir ſi *Euryale* le ſuit. Déja il a traverſé le bois, & n'a plus rien à craindre de l'ennemi. Il s'arrête, & ſes yeux cherchent en vain ſon ami. « *Eu-* » *ryale*, s'écrie-t il, en quel lieu t'ai-je » laiſſé ? Malheureux que je ſuis ! de » quel côté te chercherai je ? »

Il retourne ſur ſes pas; il s'engage de nouveau dans ces routes obſcures & trompeuſes ; il erre çà & là dans le ſilence des bois. Tout-à-coup il entend derrière lui un bruit de chevaux ; des voix confuſes frappent ſes oreilles : il tourne ſa tête. Quel ſpectacle ! Il apperçoit *Euryale* , faiſant de vains efforts pour ſe dégager des mains ennemies. Que fera-t-il : comment arracher le jeune homme au danger qui le menace ? Le peut-il de vive force?

Il ſe met en embuſcade, & lance deux traits qui percent le cœur de deux Officiers de l'eſcadron. *Voiſcens* entre en fureur ; & n'appercevant pas l'auteur de ces coups, ſe tourne vers *Euryale* : « Ta mort, dit-il , va ven-

» ger celle de ces deux guerriers ». A l'inſtant il s'avance vers lui l'épée nue. A cette vue, *Niſus* ſe trouble; ſa raiſon l'abandonne; il ne peut plus ſe tenir caché, ni ſoutenir un ſpectacle qui le pénètre de douleur; il s'élance, il s'écrie :

Me voici. J'ai tout fait, tournez ſur moi vos coups,
Rutules ! c'eſt mon crime : il n'en eſt point complice :
Mon ami n'a rien pu, rien tenté contre vous, &c.

Tandis qu'il parle, l'épée du furieux *Volſcens* perce impioyablement le flanc & le ſein délicat du jeune *Euryale*. Il tombe mourant : des ruiſſeaux de ſang coulent de ſon beau corps, & ſa

tête languiſſante ſe penche ſur une de ſes épaules. Ainſi meurt une fleur nouvelle, coupée par le tranchant de la charrue.

XXXII.

Nous finirons ces extraits par un morceau du VIIIe Livre, qui fait encore connoître le génie de *Virgile*, pour tout ce qui eſt du reſſort du ſentiment.

Le Roi *Evandre* voyant ſon fils prêt à partir, l'embraſſe tendrement, & ne peut retenir ſes larmes. Il deſire la vigueur qu'il avoit dans ſes jeunes années, pour pouvoir l'accompagner; enſuite il adreſſe aux Dieux ce diſcours pathétique.

At vos, ô Superi, & Divûm tu maxime rector, Jupiter! &c.

» O Dieux, & vous sur-tout, grand *Jupiter*, puissant maître de tous les Dieux, ayez pitié du Roi des Arcadiens, & écoutez les vœux d'un père! Si votre volonté & les destins me conservent mon fils, si je vis pour le revoir & pour l'embrasser, je vous demande de prolonger mes jours & mes ennuis. Mais si tu me prépares, ô fortune, le coup le plus terrible, ô Dieux! qu'il me soit permis de les finir; tandis que je ne fais encore que craindre, que je suis dans l'incertitude de l'avenir; tandis que je te tiens encore entre mes bras, mon cher fils, seule joie de ma triste vieillesse, & avant qu'une affreuse nouvelle vienne frapper mes oreilles, &c.

On trouve dans la *Mérope* de *Clement*, une heureuse imitation de ce discours.

O mon fils ! cher Cresfonte ; ô Souverain des Dieux,
Source de tout son sang, père de ses aïeux,
Reçois mes vœux, reçois ma tremblante prière.
C'est toi qui l'as sauvé des fureurs de sa mère;
Si tu veux qu'il échappe à ce nouveau danger,
Si je dois le revoir, si je peux le venger,
Prolonge encor pour lui ma pénible carrière.
Mais du ciel menaçant si l'affreuse lumière
Doit éclairer.. Ah ! Dieu, prends pitié de mon cœur;
De ce coup trop cruel épargne-moi l'horreur;
Que j'expire à l'instant, tandis que je t'implore,
Tandis que je le vois, que je l'embrasse encore,
Tandis qu'un foible espoir balance mes terreurs....

XXXIII.

Nous n'avons point encore de traduction satisfaisante de l'*Enéide*, &

peut-être n'en aurons nous jamais. Il faudroit, pour réuſſir dans cette entrepriſe, poſſéder le génie de *Racine* & de *Boileau*, & ce charme d'une verſification mélodieuſe qui les rend immortels. Sans ces dons heureux, quiconque voudra l'entreprendre, doit craindre le ſort des imitateurs de *Pindare*.

L'*Enéide* de *Segrais*, qu'on ne lit plus maintenant, préſente deux ou trois morceaux dont nos bons Verſificateurs ſe feroient honneur. Tel eſt entr'autres le dépit de *Junon* contre les Troyens.

Ont-ils vaincu, dit-elle, & ma haine impuiſſante
Verra-t-elle aborder leur flotte triomphante ?
Je ne puis l'écarter du rivage Latin,

Et par-tout je me trouve eſclave du deſtin !
Qui ne ſait que *Pallas*, pour mettre *Ajax* en
poudre,
Sur la flotte des Grecs a pu lancer la foudre,
A pu la diſſiper, l'abîmer ſous les eaux,
Pour le crime d'un ſeul perdre mille vaiſſeaux?
Et moi, Reine des Dieux, du Ciel & de la
Terre,
Moi, l'épouſe & la ſœur du Maître du Ton-
nerre,
Je combats contre un peuple en tous lieux
étranger,
Et depuis tant d'hivers je ne puis m'en venger!
Qui me reconnoîtra déſormais pour Déeſſe?
Et qui craindra *Junon* après tant de foibleſſe?
Roulant ces ſoins divers dans ſon cœur irrité,
Son char paſſe les airs d'un vol précipité...

TIBULLE.

CE Poëte des amans, des femmes & des cœurs ſenſibles, eſt communément appelé le Prince des Ecrivains Elégiaques. La nature lui avoit donné une figure gracieuſe, un eſprit heureux & facile, une fortune aiſée, &, ce qui eſt rare, le talent d'en faire un bon uſage. Il eut pour amis *Virgile*, *Horace*, *Ovide*, *Macer*, & les Poëtes les plus diſtingués de la cour d'*Auguſte*. *Meſſala* ſur-tout l'honora d'une amitié particulière. Ce grand homme, connu par ſa naiſſance, ſon eſprit, ſon ſavoir, ſa valeur & ſa grandeur d'ame, l'emmena avec lui dans une partie de l'Aſie & de l'Europe, & lui

fit faire ſes premières campagnes. Il donna des preuves de courage en différentes occaſions, mais ſans aucune vue d'intérêt. Ennemi de la flatterie & de la contrainte, il s'éloigna de la cour & des dignités. Les plaiſirs tranquilles touchoient ſon cœur, & il dut ſe faire violence, lorſqu'il ſe détermina à ſuivre ſon ami, & à courir aux extrémités de l'Empire les haſards de la guerre.

Dans le cours de ces expéditions militaires, *Tibulle* étant tombé malade, fut forcé d'abandonner *Meſſala*, & de demeurer quelque temps dans l'Iſle de Phéacie.

Ibitis Ægeas ſine me, Meſſala, per undas,
O utinam memores ipſe, cohorſque mei! &c.

Meſſala, loin de moi, tu voles ſur les flots ;
Sans moi, tu verras donc Mytilène & Délos ;
Malgré les grands exploits que ton ame médite,
A parler d'Albius notre amitié t'excite.
Sur mon ſort, chaque jour, ſoldats, dans ſes vaiſſeaux,
Commencez, par pitié, des entretiens nouveaux.
Conſumé de regrets aux bords de Phéacie,
Je ſuis près de l'inſtant qui doit finir ma vie, &c.

Dans la langueur de ſa maladie, il deſire expirer entre les bras de ſa chère *Délie*. Il ne voit qu'elle, il ne s'occupe que d'elle ; il penſe ſans ceſſe à ſon amour. Son abattement ne peut diminuer ſa paſſion vive & ſincère.

» Ah ! ce n'eſt pas ſeulement une fois qu'à mon départ *Délie* invoqua tous les Dieux : trois fois elle avoit conſulté l'Augure, & trois

l'Augure avoit promis le retour de ſon amant. Tout devoit la raſſurer ; rien ne la conſoloit, rien ne pouvoit détourner ſes yeux en pleurs de la route que j'allois prendre. Moi-même, hélas ! pour adoucir ſes peines, quand j'avois fixé ce départ, je trouvois un nouveau prétexte pour un retard nouveau..... Enfin parti, combien de fois me ſuis-je douloureuſement écrié : tout m'annonce un ſiniſtre avenir ! Malheur à quiconque ſe met en marche au mépris de l'amour ! qu'il ſache que l'appui des Dieux l'abandonne, &c. »

Son imagination le tranſporte dans les Champs Elyſées.

« Adorateur conſtant du tendre amour, *Vénus* elle-même ouvrira pour moi les Champs Elyſiens. Là, d'éternels concerts ; là, d'éternelles danſes s'exécutent au doux chant des oiſeaux mélodieux. Là, ſans culture, croît la cannelle odorante, & la terre féconde s'y couvre

de roſes parfumées & inaltérables. Les grouppes de jeunes garçons ſe mêlent aux grouppes des filles charmantes, & l'amour anime conſtamment leurs doux combats. Celui qui meurt en aimant, erre ſur ces rivages, & des feſtons de myrte y diſtinguent ſa tête ».

Ce tableau eſt digne de l'*Albane*, & nos Poëtes modernes n'en préſentent guères de plus achevé.

Né avec un goût très-vif pour la volupté, *Tibulle* eut pluſieurs Maîtreſſes qu'il célébra dans ſes vers. Qu'on jette les yeux ſur ſes Elégies, on reconnoîtra le langage de la vraie paſſion : on verra que l'amour ſeul lui dictoit les vers qu'il ſoupiroit. Ce n'eſt point un bel eſprit qui fait des phraſes ; il ſait, comme *La Farre*,

Préférer avec agrément

Au tour brillant de la penſée,
La vérité du ſentiment.

Il puiſoit dans ſon cœur & dans les yeux de ſes belles Maîtreſſes, le feu, le tendreſſe, la ſenſibilité, qui reſpirent dans ſes écrits. Ecoutez-le un inſtant.

» Qu'il fut cruel celui-là, qui le premier arracha l'amant à ſa maîtreſſe, & la maîtreſſe à ſon amant ! qu'il fut auſſi inſenſible & barbare celui qui put ſupporter la perte d'une amante qu'il adoroit ! Non, non, je n'ai point ce courage ; non, tant de force ne m'appartiendra jamais. La peine du cœur me briſe. Je ne ſaurois rougir d'un tel aveu, & ne crains point d'avouer les ſoucis dont toute ma vie fut tourmentée. Ah ! quand une ombre légère ſera tout ce qui ſubſiſtera de moi-même ; quand les feux d'un braſier funèbre auront blanchi mes oſſemens, puiſſe ſeulement *Néera*,

les cheveux épars & les yeux en larmes, ſe montrer autour de mon bûcher ! Que ſa mère affligée l'accompagne ; que l'une pleure un gendre, & l'autre un amant. Alors puiſſent-elles invoquer mes mânes paiſibles, appeler encore à elles l'ame de celui qu'elles ont aimé, & purifier leurs pieuſes mains dans une eau ſacrée. Puiſſent-elles dans un coin de leurs robes de deuil, recueillir ce qui reſtera de mes cendres ! qu'une libation de vin précieux y ſoit mêlée d'abord ; qu'un lait pur enſuite les arroſe ; & qu'enfin preſſées dans des linges funéraires, ces cendres ſéchées y repoſent ſous un tombeau de marbre ; que les parfums de l'Arabie y ſoient prodigués ; que des larmes à ma mémoire y tombent des yeux de ce que j'aime. Sur-tout qu'on y grave ces vers ; je veux qu'ils apprennent à jamais la cauſe de ma fin déplorable. *Ci gît le tendre Lydamas : les rigueurs de Nœéra, ſa maîtreſſe infidelle, ſes peines & l'amour l'ont conduit au tombeau* ».

Quelle délicateſſe ! quel langage affectueux & paſſionné dans le morceau ſuivant !

» Puiſſe-tu n'être belle que pour moi : oui, déplais aux autres ; alors je ſerai content & tranquille ! Qu'ai-je beſoin d'être envié ? Loin de moi la gloire vulgaire ! Celui qui eſt ſage ſait jouir en ſecret. Avec toi, qu'il me ſeroit doux d'habiter un déſert, où le pied d'un homme ne ſe ſeroit jamais imprimé ! Dans les tourmens, tu ſerois ma conſolation : dans la nuit ma lumière, & le monde entier dans ma ſolitude. Alors que le ciel envoie à *Tibulle* une autre amie, en vain il l'enverra : l'amour manqueroit ſon enchantement. Oui, j'en jure par *Junon*, pour moi, la première divinité, puiſqu'elle eſt la tienne. Mais que dis-je ? inſenſé. Téméraires ſermens ! ..... n'abuſeras-tu point de cet aveu que j'ai fait ? A préſent, que tu vas être fière ! Comme tu vas me déſoler à loiſir ! Malheureux !....

malheureux ! .... Ma langue indiſcrète ma perdu ! ... Non, je ne ſaurai que t'obéir. Fier d'être à toi, je tendrai les mains aux fers de ma ſouveraine. Mais chargé de ſes fers, j'embraſſerai l'autel de *Vénus* ».

Que de tendreſſe ! que de ſenſibilité ! que d'amour dans ſon Elégie à *Cérinthe !*

» *Cérinthe*, eſt-il bien vrai que le même feu qui me tourmente, brûle en ton ſein ? Ah ! tant que mes tourmens ſeront partagés, je ſerai loin de deſirer qu'ils finiſſent ! Eh ! pourquoi le deſirer, grands Dieux ! s'ils ſont partagés par *Cérinthe ?* »

C'eſt ainſi que *Chaulieu* feint que les neuf Sœurs, les Amours, & les Graces ont rendu les honneurs à ſon ami *La Fare*, le *Tibulle François*.

On te pleure au Parnaſſe, on te pleure à Cythère;
En longs habits de deuil, les Muſes, les Amours,
Et ces divinités qui donnent l'art de plaire,
De ta pompe funèbre ont indiqué les jours.
Apollon veut qu'avec *Catulle*,
Horace conduiſe le deuil.
Ovide y jettera des fleurs ſur ton cercueil,
Comme il fit autrefois au bûcher de *Tibulle*.

La nature favoriſa *Tibulle* de tous les talens qui forment un excellent Poëte. Les Muſes versèrent ſur ſes poéſies la délicateſſe, la douceur & les graces. Jamais ſon imagination n'eſt à la place de ſon cœur. Son langage eſt pur, ſimple & voluptueux. Les nuances des paſſions ſont exprimées avec un coloris naturel & vrai. L'émotion qu'il fait éprouver eſt tendre

& délicate. On ſe met à ſa place ; on eſt touché, lorſqu'on lit ces vers mélodieux.

Ite procul, Muſæ, ſi nil prodeſtis amanti ;
Non ego, &c.

» Fuyez, Muſes, fuyez, ſi vous ne ſervez pas les amans. Ah ! ſi je vous implore, eſt-ce pour chanter les combats, pour décrire la marche du Dieu de la lumière, pour apprécier les phaſes incertaines de l'aſtre des nuits ? Non, non, c'eſt pour m'ouvrir un chemin auprès de ce que j'aime. Muſes, fuyez *Tibulle* ; abandonnez-le, ſi vous ne ſervez pas les amours ».

Tibulle avoit entièrement conſacré ſon génie aux ſons de la tendre Elégie. Ses *hexamètres* coulent avec une douceur inimitable. C'eſt le modèle le plus

heureux que nous ayons en ce genre; c'eſt le plus élégant & le plus poli des Poëtes élégiaques.

Il nous a laiſſé quatre Livres d'Elégies. Le Panégyrique de *Meſſala*; & les épigrammes qu'on trouve dans toutes les éditions de ce Poëte, ſont indignes de lui, & n'annoncent point un génie né dans le beau ſiecle d'*Auguſte*.

I.

Portrait d'Apollon.

Somnia fallaci ludunt temeraria, nocte, &c.

(Eleg. IV. Lib. III.)

» Déja le noir & quadruple attelage de la nuit avoit parcouru les voies étoilées, & déja ſes courſiers mouilloient les roues du char dans la mer : l'utile ſommeil n'avoit point encore

apporté aucun calme à mon ame. Phébus jetoit ſes premiers regards ſur le monde, quand une tardive langueur appeſantit enfin mes paupières. Le front ceint d'un immortel laurier, un jeune homme m'apparoît, & me ſemble poſer ſes pieds dans ma demeure. Aucun âge ne vit rien d'auſſi beau, & jamais autant de charmes n'appartinrent à la nature humaine. Ses longs cheveux ondoyoient ſur ſes belles épaules, & ſes boucles blondes exhaloient les parfums de la myrrhe. La lune en ſon plein ne brille pas d'un éclat plus doux, & la pourpre, infuſée dans de la neige, donne la teinte de ſon beau corps. Son teint eſt celui de la vierge, amenée au lit nuptial, & colorant ſes joues de l'incarnat de la pudeur. Tel encore le lis à la roſe enlacé par les bergères..... Une robe flottante juſqu'à ſes pieds, voiloit ſon corps, & ſe drapoit avec grace.

Par un art admirable, l'or & l'écaille incruſtés, formoient ſa lyre harmonieuſe, ſuſpendue à la gauche du jeune homme. D'abord

il la fit réſonner ſous un archet d'ivoire. Bientôt il y mêle les accens de ſa voix. Mais tout-à-coup ceſſe ce doux concert, & j'entends le Dieu prononcer ces triſtes mots d'une voix attendrie. « Je te ſalue, favori des Dieux, » car *Apollon*, les *Muſes* & *Bacchus* te chériſſent, ô *Tibulle!* Mais le fils de *Sémélé*, » mais les ſavantes Sœurs, ne ſauroient, » comme moi, prédire ce que doit éclairer le » jour ſuivant. A moi ſeul, le père des Dieux, » apprit à percer dans l'avenir, & dans les » loix du deſtin, &c. »

II.

Cet aimable Poëte fait ſentir dans le paſſage ſuivant, que la perſévérance eſt utile aux amans.

La beauté la plus ſévère
Prend pitié d'un long tourment;
Et l'amant qui perſévère
Devient un heureux amant.

Tout eſt doux, & rien ne coûte
Pour un cœur qu'on veut toucher;
L'onde ſe fraye une route,
En s'efforçant d'en chercher;
L'eau qui tombe goutte à goutte,
Perce le plus dur rocher.

(QUINAULT.)

III.

Traduction d'une Elégie de Tibulle.

Le jour, ô *Cérinthus!* où ton ame aſſervie
Me reconnut pour ſon vainqueur,
Ce jour fut le plus beau de tous ceux de ma vie
Le tendre amour qui jamais ne l'oublie,
Lui-même l'a nommé la fête de mon cœur.
Aimable & cher amant, la Parque à ta naiſſance,
Verſant ſur toi ſes plus rares faveurs,
Te prodigua des charmes ſéducteurs,
Dont tous les cœurs devoient reſſentir la puiſſance.

Oui : mais il n'en eſt point dont l'amoureuſe ardeur
Puiſſe égaler la violence
Du feu dont je reſſens la brûlante fureur.
Qu'elle me plaît, ô ciel ! ſi ſon charmant auteur
Porte dans le fond de mon ame
L'amour .... ô *Cerinthus* ! au nom de tes beaux yeux,
Brûle pour moi d'une pareille flâme.
Viens, que nos larcins amoureux,
Par nos tendres tranſports, puiſſent prouver nos feux.
Amour, viens dans mes bras jouir de ma tendreſſe ;
Par toi, je t'en ſupplie, & même au nom des Dieux.
Et vous, grands Dieux ! témoins de ma foibleſſe,
Si *Cérinthus* vous intéreſſe,
Prêtez l'oreille à mes accens ;

Recevez mes ſoupirs, mes vœux & mon encens;
Faites que de moi ſeul il s'occupe ſans ceſſe.
Si pour un autre objet le perfide s'empreſſe,
Refuſez-lui votre ſecours.
Et toi, belle *Vénus*, ô puiſſante Déeſſe!
Ote-moi mes liens, ou qu'il m'aime toujours.
Mais non, attache-nous d'une ſi forte chaîne,
Que le cruel deſtin, que la mort inhumaine
Ne puiſſe jamais rompre un lien ſi parfait.
Il fait les même vœux; mais une fauſſe honte,
Qu'un jeune homme timide avec peine ſurmonte,
Le retient en public: il ſe tait à regret.
Mais, ô *Vénus!* je ſais tout ce qu'il penſe;
Qu'importe ſon ſilence?
Et puiſque tu connois le cœur le plus diſcret,
Exauce le toujours; qu'importe à ta puiſſance
Qu'il te prie en public, ou te prie en ſecret?

(M. SEDAINE.)

IV.

Imitation de l'Elégie de Tibulle.

Di meliora ferant !

Ecartez, Dieux puiſſans, ce funeſte préſage !
Fuyez, ſonge trompeur !
Non, je ne puis le croire : il t'offenſe, il m'outrage,
Il accuſe ton cœur.
Quel eſt donc, ma *Cloris*, d'un amant qui t'adore
L'étrange égarement ?
. . . . Je veille, & toutefois je le redoute encore
Ce vain preſſentiment !
Les voiles de la nuit les pavots de *Morphée*
Couvroient tout l'univers,
Lorſqu'un Dieu tout-à-coup, du haut de l'Empirée,
Embraſſe & fend les airs.
Il approche, & je vois briller ſur ſon viſage
La jeuneſſe & les ris,

Comme dans un boſquet éclate la jeuneſſe
Des roſes & des lis.

L'or de ſes blonds cheveux, & ſa robe légère
Flotte au gré du zéphyr :
Sa lyre eſt dans ſes mains, il prélude, il préfère
Les accens du plaiſir.

Mais laiſſant auſſi-tôt ſa lyre & la tendreſſe,
Il me tient ce diſcours :
Foible amant, dans les fers d'une ingrate maî-
treſſe,
Languiras-tu toujours ?

Les Dieux t'aiment encore, & je daigne t'ap-
prendre
Ce qu'on peut révéler.
Ecoute ; mais hélas ! pourras-tu bien entendre
Ton deſtin ſans trembler ?

Cette jeune beauté que tu crois ſi fidelle,
Tes amours, ta *Cloris*,
Des feux chaſtes & purs dont tu brûles pour elle,
Méconnoît tout le prix.

Epoux infortuné, de l'erreur qui t'abuſe,

Arrache le bandeau,
Et crains de retrouver ta *Cloris* & ſa ruſe
Dans un objet nouveau.

D'un ſexe dangereux connois enfin l'adreſſe
Et les cruels détours;
Flatte pourtant *Cloris*: ton extrême tendreſſe
T'offre un puiſſant ſecours.

La douceur amollit le cœur le moins ſenſible,
Et les plus durs mépris;
Ta volage beauté ne peut être inflexible:
Preſſe, pleure, attendris.

Il dit & diſparoît... Mais *Cloris*, de Mégère
N'a point reçu le jour;
Elle n'eſt point le fruit de l'odieux Cerbère,
Elle inſpire l'amour!

Tu ne m'as point trahi! De ton aimable mère
N'as-tu point la douceur?
N'as-tu pas, ma *Cloris*, la candeur de ton père?
Fuyez, ſonge trompeur!

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

PRÉFACE. Page 1

LUCRÈCE. 6

Jugement sur Lucrèce. 9

Principes de Lucrèce. 15

Beautés de Lucrèce. 19

Tableau de la Superstition. 25

Sacrifice d'Iphigénie. 27

Description de la Sicile. 28

Sacrifice du Taureau. 29

Les effets du Vent. 30

Simplicité de la vie champêtre, comparée au luxe des Villes. 33

Eloge d'Epicure. 34

Spectacle des premiers âges du monde. 37

CATULLE. 54

Les noces de Thétis & de Pélée. 61

Douleurs d'Ariane abandonnée de Thésée. 62

Imitation de l'Ode de CATULLE. 67

*Imitation de la même pièce par M. d'*ARNAUD. 69

Imitation d'une Ode de CATULLE. 47

Imitation de la plainte de CATULLE, *ſur la mort du Moineau de Lesbie.* 78

Hymne à Diane. 84

VIRGILE. 88

Des Eglogues de Virgile. 122

Imitation de la Pharmaceutrée de Théocrite. 136

Des Géorgiques. 141

INVOCATION. 143

Occupations du Laboureur pendant l'hiver. 144

Epiſode ſur la mort de Céſar. 147

Deſcription du Printemps. 156

Délices de la ſolitude & de la vie champêtre. 159

PEINTURE DU CHEVAL. 162

Courſe des Chevaux. 164

Effets de l'Amour. 165

Peinture de l'Hiver. 170

Deſcription de la Peſte. 173

Tableau de la vie champêtre. 176

Epiſode d'Orphée. 180

De l'Enéide. 191

TIBULLE. 221

Portrait d'Apollon. 232

Traduction d'une Elégie de Tibulle. 235

Imitation d'une Elégie de Tibulle. 238

Fin de la Table.

599681
SBN